

# L'EXPRESS de LYON

## ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS  
LYON ET  
DÉPARTEMENTS

Un an : 3 fr.  
Six mois : 2 fr.  
Trois mois : 1 fr.  
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à  
L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 8.

Dimanche 25 Février 1900.



Silbani

Une mission difficile

L'arrestation d'une charmeuse de serpents.

## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La guerre du Transvaal aura, entre autres conséquences, déterminé une formidable expansion de la puissance russe. Les résultats déjà acquis en Perse, dans l'Afghanistan et en Extrême-Orient se rapportent à un vaste plan d'ensemble dont un journal russe indique les grandes lignes de la façon suivante :

« Il s'agit de tirer de la situation tous les avantages qui peuvent s'obtenir aujourd'hui sans répandre une goutte de sang et qui plus tard exigeraient d'immenses sacrifices. »

« L'Angleterre a toujours et partout suscité des obstacles à la politique russe. Elle a cherché à l'enfermer dans les glaces et à lui interdire partout l'accès des mers tempérées. Nous sommes enfermés dans la mer Noire; nous n'avons pas d'accès à l'Océan Indien et dans l'Océan Pacifique, nous sommes sous la surveillance de l'Angleterre. L'Angleterre a tiré profit de la guerre russo-turque. Pourquoi la Russie n'en ferait-elle pas autant quand les Anglais se battent avec les Boërs ? »

« Lord Salisbury a parlé clairement de la nécessité d'une réorganisation militaire. Quand cette réorganisation sera un fait accompli, il sera trop tard. Il ne faut pas attendre jusque-là pour reprendre ce que l'Angleterre nous a pris par la ruse et par la force. »

A toute autre époque, un pareil langage eût excité en Angleterre une légitime émotion. Mais l'opinion publique, outre-Manche, préoccupée avant tout de mener à bonne fin la redoutable aventure sud africaine, s'hypnotise sur cette seule question et perd de vue ses intérêts les moins contestables.

Sans doute, il reste encore en Angleterre un certain nombre d'esprits pondérés, pour reconnaître que la guerre contre les Boërs est injuste et impolitique. Mais leur nombre est des plus restreint et leur propagande ne rencontre dans la masse du peuple aucun succès. Les organes libéraux, successivement achetés par les capitalistes ne le cèdent pas en jingoïsme à leurs adversaires. L'attitude de ces journaux est même devenue si scandaleuse qu'un membre du Conseil du comté de Londres, a pu dire publiquement que la plupart des journaux de la capitale « appartenaient à des canailles et étaient rédigés par des coquins ».

Si sévère que soit dans sa forme une telle appréciation, elle a paru justifiée.

Déjà aux prises avec des difficultés extérieures presque insurmontables, l'Angleterre va être forcée de compter également avec l'opposition irlandaise, chaque jour plus acharnée et plus audacieuse. La réunion en un seul faisceau de ce parti séparatiste jadis divisé est un événement d'une réelle importance, et dont l'effet se fera sentir dans les prochaines luttes parlementaires.

L'Irlande n'a jamais désarmé et son opposition est absolument irréductible. Mais les scissions qui s'étaient produites après la mort de Parnell facilitaient singulièrement la tâche de l'Angleterre, qui, mieux qu'aucun gouvernement sait pratiquer la vieille maxime : « Diviser pour régner. »

La situation est aujourd'hui bien modifiée, d'autant plus que les défaites de l'Angleterre en laissant entrevoir à l'Irlande la possibilité de secouer peut-être prochainement un joug détesté ont exalté jusqu'au délire le patriotisme des habitants de « l'île sœur ».

Jamais tyrannie ne fut plus odieusement hypocrite que celle qui pèse sur la verte Erin; jamais non plus la haine du maître ne fut plus tenace et plus profonde. Il suffit pour en mesurer l'intensité de rappeler ce mot d'un pauvre Irlandais : « Mon fils se bat pour les Anglais, mais j'aimerais mieux apprendre sa mort qu'une victoire de l'Angleterre. »

Il paraît que la pacification des Philippines est aujourd'hui un fait accompli. C'est la dixième fois peut-être, depuis deux ans que pareille nouvelle est annoncée : il convient donc de montrer quelque scepticisme. Cette fois, pourtant, les mesures officiellement prises semblent indiquer que le gouvernement américain envisage réellement les choses à un point de vue optimiste. C'est ainsi que le secrétaire d'Etat à la guerre de Washington a lancé, d'accord avec le Cabinet, une proclamation d'amnistie générale pour les Philippines. Le général Otis, commandant à Manille, a reçu dit-on communication de cette mesure qu'il avait lui-même sollicitée, et il la rendra publique quand il le jugera convenable.

Après la publication de ce document, tout Philippin pris les armes à la main sera traité non en belligérant, mais comme un criminel de droit commun.

On donne comme prétexte à ces mesures rigoureuses ce fait que les rebelles n'ont plus aucun gouvernement ni aucune organisation tangible. Personne ne sait où se sont réfugiés Aguinaldo et ses principaux lieutenants.

Mais qui sait si, cette fois encore, la brusque disparition de l'insaisissable Aguinaldo est autre chose qu'une ruse de guerre, et si, demain, tout ne sera pas à recommencer.

On assure aujourd'hui, à peu près tout. Nous avons déjà l'assurance contre l'incendie, contre la grêle, contre les naufrages, contre les accidents, sur la vie, en un mot, contre, pour et sur toutes sortes de choses. Un numéro cependant manquait à la collection : l'assurance contre le célibat.

Il n'y manquera plus désormais, du moins en Angleterre où une Société s'est fondée pour combler cette regrettable lacune. Cette Compagnie, s'adressant à toutes les jeunes personnes qui ne désespèrent pas trouver un époux, leur fait verser une prime annuelle jusqu'à l'âge de 40 ans, date fixée pour la légendaire coiffure de sainte Catherine.

Si, à quarante ans, les assurées n'ont pas rencontré chaussure à leur pied, c'est-à-dire mari à leur convenance, la Compagnie ne se charge pas de leur en procurer un; mais, comme fiche de consolation, elle verse à la « vieille fille », une somme proportionnelle aux versements effectués. A défaut de seigneur et maître, la « demoiselle » ainsi dotée peut s'offrir quelques douceurs.

Si, au contraire, l'assurée s'est mariée avant l'âge de quarante ans, elle doit s'estimer très satisfaite, et, par conséquent, on ne lui rend pas l'argent. Les primes viennent grossir le fonds social et servent à indemniser plus largement les autres coiffeuses de sainte Catherine.

Voilà, du moins, une application ingénieuse du système des compensations.

## NOS GRAVURES

### SERPENTS EN RÉVOLTE CONTRE L'AUTORITÉ

Le parquet de la Seine avait récemment chargé M. Hamard, sous-chef de la Sûreté, de procéder à l'arrestation de Mlle Zalemma Keardy, charmeuse de serpents, d'origine suédoise, contre laquelle avaient été déposées des plaintes en escroquerie. Quand M. Hamard se présenta chez elle, Zalemma Keardy fit entendre un sifflement particulier, et aussitôt quatre ou cinq têtes de reptiles surgirent de dessous les couvertures. La tête d'un boa apparut également entre le traversin et l'oreiller de la charmeuse.

— Monsieur le commissaire, dit la jeune femme, je vous prévient que si vous osez me toucher, mes serpents qui me connaissent moi, vont vous mordre.

— Je vous prévient, moi, répliqua M. Hamard, que vos serpents ne m'empêcheront pas d'accomplir mon mandat. Je vous informe, en outre, que si un seul de mes agents est mordu et qu'il en meure, vous serez passible des travaux forcés.

En présence de cette menace, Mlle Zalemma Keardy remit ses reptiles dans un panier. Elle a été envoyée à la prison Saint-Lazare.

### DOUBLE EXÉCUTION CAPITALE

Nouguier et Gaumet, deux sinistres bandits qui, en décembre 1898, avaient assassiné pour la voler une malheureuse débitante du quartier de la Villette, Mme Voe Fouchard, viennent d'être exécutés à Lyon.

Nouguier était à la tête d'une bande de malfaiteurs, composée de six membres.

L'arrestation de Gaumet et Nouguier fut particulièrement difficile et périlleuse. Gaumet fut saisi à Saint-Etienne après un véritable combat à coups de revolver. Nouguier fut arrêté quelques jours après à Lyon. Il ne fallut pas moins de huit agents pour le maîtriser. En prison, Nouguier se proclama l'auteur de plus de deux cents vols qualifiés, agressions nocturnes, vols à main armée, et tous ses dires furent reconnus exacts.

Un jour à l'instruction, d'accord avec son lieutenant Gaumet, il organisa une rébellion dans le cabinet du magistrat instructeur, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que huit gendarmes purent se rendre maîtres des forcenés. Un mois plus tard, il tentait de s'évader de la prison Saint-Paul en essayant de sauter d'un mur à l'autre par-dessus le chemin de route. Il ne réussit qu'à se blesser assez grièvement.

Le premier décembre 1899, Nouguier et Gaumet furent condamnés à mort, leurs complices aux travaux forcés.

Ce sont deux bandits que le bourreau a exécutés à Lyon. Tous deux sont morts courageusement.

## LE DJOGUI

Les Maldives, archipel coralligène de l'Océan indien, portent, dans le pays, le nom de *Dhibat Almahal*. Les anciens les considéraient comme venant immédiatement après les sept merveilles du monde. Elles sont au nombre de deux mille principales, de douze mille en totalité.

Leur population est de cent cinquante mille habitants.

Dès que ces îles avaient passé sous le joug musulman elles en avaient embrassé le culte, qui s'imposait, d'ailleurs, par le glaive d'une main et le Coran de l'autre.

Alors que les maldiviens pratiquaient l'idolâtrie ils faisaient des sacrifices humains ou vouaient des créatures vivantes à ce qui, dans leur croyance, était l'Esprit du Mal. Ils étaient alors gouvernés par une reine.

Un jour, un étranger qui paraissait âgé de quarante ans et qui était accompagné d'un jeune garçon, débarqua d'un navire qui venait de l'île de Ceylan. Il se rendit immédiatement au Palais de la reine et demanda à être introduit auprès d'elle. Il s'annonçait comme un *djogui*. Les *djoguis* étaient des magiciens indiens dont le peuple racontait des merveilles et dont la réputation était parvenue jusqu'aux Maldives. Ils passaient pour composer des pilules et pour en avaler une pour un temps déterminé, durant lequel ils ne ressentent ni le besoin de nourriture ni celui de boisson. Et ce qui avait accredité cette croyance, c'est que beaucoup d'entre eux s'étaient fait creuser des trous dans la terre, qu'ils y étaient descendus en public, qu'on avait bouché ces fosses avec de la maçonnerie, en y laissant seulement une mince ouverture pour le passage de l'air, et que quelques-uns y avaient séjourné deux mois.

On leur attribuait également le pouvoir de faire mourir un être humain par l'unique puissance de leur regard. La reine, qui avait souvent entendu vanter les *djoguis* et dont l'esprit était sollicité par le merveilleux, commanda qu'on l'introduisît.

Il entra, précédé de quatre esclaves, dont deux femmes et deux hommes, dans la pièce où se tenait la souveraine, et la vit assise sur un trône tout éclatant d'or et entouré de seigneurs et de gardes armés de lances et de poignards. Il remarqua qu'elle était d'un âge extrêmement avancé et qu'elle portait le deuil de son époux, ce que dénotaient les ornements noirs de sa couronne et l'absence de tout bracelet à ses poignets, de tout anneau à ses chevilles. Elle avait à ses côtés, debout sur les marches du trône, mais penchée familièrement vers elle, une jeune fille d'un visage disgracieux et dur, et que les gardes semblaient respecter. Il en conjectura que c'était sa propre fille. Il salua l'une et l'autre profondément.

— Tu l'es fait annoncer en qualité de *djogui*? interrogea la reine.

— Oui, répondit-il avec assurance.

— Peux-tu opérer ici et en la présence de tous ?

— Je le peux.

— Commence.

Le *djogui* tira d'une poche de son ample vêtement une boule brune d'une certaine grosseur, un fragment de silex, une lame d'acier et un morceau d'amadou. Il fit jaillir de vives étincelles du choc du métal contre la pierre, mit le feu à l'amadou, et embrasa lentement la boule. Un nuage odorant, très opaque, envahit aussitôt la salle, débordant d'abord la vue des uns à celle des autres.

— Qu'est cette boule? demanda la reine des Maldives.

C'est une parcelle des mets de notre grand dieu *Vichnou*, qu'il laissa tomber, un jour, du ciel dans son temple de Ceylan par la coupole tout à coup entr'ouverte pour la recevoir, et que son principal prêtre m'a remise, comme m'étant spécialement destinée.

— Ah! fit la souveraine de l'accent d'une extrême dévotion à ce nom vénéré de *Vichnou*.

— Continue, ordonna la Sultane.

— J'obéis, fit le *djogui* en s'inclinant.

Et après avoir fait au jeune garçon qui l'accompagnait un signe que personne ne surprit par suite de l'opacité du nuage odorant, il s'accroupit sur une natte. Il parut ensuite s'élever lentement en l'air, puis s'arrêter et se maintenir dans cette posture.

Il était impassible comme quelqu'un qui est dans son élément, qui n'a éprouvé aucune lassitude, qui n'a fait aucun effort pour se transporter à cette hauteur malgré toute absence apparente de moyens matériels.

Il fit à l'adolescent un autre signe qui ne fut pas plus surpris que le premier, des spectateurs qui avaient tous, cependant, les yeux ardemment fixés sur lui. L'adolescent tira d'un sac une sandale avec laquelle il frappa le sol du geste d'un être courroucé. Et la sandale monta jusqu'à ce qu'elle fut arrivée au-dessus du cou du jongleur. Elle commença alors à le frapper à la nuque comme pour l'inviter à descendre, et ne cessa de porter ses coups que lorsqu'il toucha terre, à la place qu'il occupait précédemment.

La stupefaction de la souveraine était à son comble. Sa physionomie la reflétait, mais ses lèvres demeuraient muettes comme si elles

étaient impuissantes à l'exprimer. Toutefois, elle lui fit le geste d'approcher. Il obéit. Elle lui prit la main, et avant qu'il pût se défendre de cet acte d'humilité, elle la lui baisa. Et la princesse sa fille en fit autant malgré lui, et les seigneurs et les gardes en firent autant à leur tour.

— Veux-tu rester à ma cour? lui demanda-t-elle un instant après.

Le *djogui* se recueillit pour se consulter sur un cas si grave : il aliénerait sa liberté et entraînerait peut-être l'évanouissement de sa puissance secrète, car il lui fallait sans doute l'indépendance et l'isolement pour préparer ses opérations.

— Je demande un jour pour réfléchir, répondit-il enfin en relevant la tête.

— Réfléchis seul ici, où tu seras servi jusqu'à demain à pareille heure. Si tu as à sortir, tu sais par où tu es entré. Tu es maître de porter tes pas où bon te semble dans tout le palais. Réfléchis bien à mon offre, illustre étranger, et sache bien que tu n'aurais qu'à te féliciter d'une réponse affirmative.

Et soutenue par le plus haut des dignitaires présents, elle sortit de la pièce, suivie de tous.

— Je vais le décider, lui dit sa fille.

— Va, ma fille, et que *Vichnou* exauce nos vœux!

La princesse rentra et s'approchant du *djogui*, lui jeta rapidement ces mots :

— Quel âge ai-je.

Il répondit sans hésiter :

— Depuis que tu es née le cocotier de tes forêts a produit vingt fois ses douze régimes.

— C'est vrai. Cette épreuve me suffit. Tu as le pouvoir, n'est-ce pas, de tuer, du regard ?

— Oui.

Regarde-moi bien, si tu ne l'as déjà fait. Réponds donc !

— Oui, balbutia-t-il.

— Alors tu dois comprendre que je sois jalouse des jeunes filles plus belles que moi.

Réponds donc !

— Oui, articula-t-il faiblement.

— Eh bien, reprit-elle, les sourcils soudain froncés et un livide éclair dans ses yeux verts, il faut que tu tues de ton regard les cent jeunes filles que je te nommerai successivement chaque jour, et cela, par conséquent, dans la durée de cent nuits.

— Une par nuit, alors ?

— Oui. Et je t'indiquerai encore l'endroit isolé où tu devras opérer. Ce sera à toi de les y attirer. Tu acceptes ?

— L'entreprise est périlleuse. C'est ma tête que je mets pour enjeu.

— Je le sais, mais écoute mes conditions : Si tu réussis complètement... tu entends bien... complètement, je te donne ma main dès le troisième de la centième, et tu seras l'époux tout-puissant de la future reine. Quelle est ta réponse ?

Le feu de l'ambition embrasa les prunelles de l'étranger. Il embrassa, par l'imagination la vaste étendue du royaume, son site enchanteur, le nombre prodigieux de ses îles, et répondit spontanément !

— J'accepte !

— Très bien, voici ma main. Baise-la comme j'ai baisé la tienne tout à l'heure.

Ce mutuel baiser est un pacte qui nous lie l'un à l'autre. Jure de le tenir !

— Par la resplendissante face de *Vichnou*, je le jure !

En franchissant le seuil de la porte, elle ajouta :

— Je vais prévenir mon auguste mère que tu accèdes à son désir.

Le *djogui* fut magnifiquement traité.

Le lendemain matin, elle revint le trouver, lui donna un nom et proféra d'un ton haineux :

— Elle est réputée la plus belle des cent beautés des îles. Foudroie-la ! Voilà pour le nom, voici pour l'endroit : c'est au *boudkhanas* ou temple d'idoles, qui surplombe la mer.

Tu as dû le voir de ton navire, avant ton débarquement. Il est situé sur une pointe isolée de la terre ferme, au nord.

— Je l'ai vu.

— Bien. Un objet quelconque t'est-il nécessaire pour assurer tes enchantements ? Parle, et il sera immédiatement mis à ta disposition.

Il réfléchit un instant, puis de l'accent d'une inspiration soudaine :

— J'ai besoin, mais vers le milieu de la nuit seulement, de trois des bateaux les plus larges et les plus longs des îles amarrés l'un à l'autre et munis de perches supportant des lanternes prêtes à être allumées. Je veux aussi que durant cent jours la mer soit absolument vide de toute embarcation autour d'eux à la distance de mille brasses au moins, que le brouillard s'éleve ou ne s'éleve pas, et que personne ne s'approche du *boudkhanah*. De plus, je dois être pour tous un étranger.

— Tes ordres seront accomplis en tous points.

Vers le milieu de la nuit, le *djogui*, vêtu comme il était venu, et suivi de l'adolescent, qui portait un paquet sous le bras, sortit du palais, se dirigea vers le roc sur lequel était construit le *boudkhanah*, gagna, à l'aide d'un léger esquif, les trois bateaux amarrés, et retenu par une corde à un îlot, sauta dans le premier, y remorqua l'esquif, alluma les lanternes, ouvrit le paquet, se vêtit d'une robe blanche pourvue d'un capuchon, dont il se couvrit entièrement la tête, et cria trois fois d'une voix retentissante : — « Je suis le Génie irrité de ces mers, et je veux que cette nuit la jeune *Sakra Malok* se rende seule, pompeusement parée, dans ce *boudkhanah* ! Sinon j'engloutis toutes ces îles ! »

Sa voix fit mugir les échos et jeta la consternation partout !

— C'est le vaisseau fantôme du Génie !... Qu'il est grand !... Et ces lumières sont ses Esprits ! s'exclama la multitude, affolée et accourue subitement de tous points.

— Il faut le satisfaire ! s'écrièrent des chefs.

— Sur-le-champ ! hurla la multitude. Sakra Malok fut arrachée brutalement des doux bras du sommeil, parée comme pour une fête et poussée en avant, dans l'ignorance où l'on était du sort qui l'attendait. Un quart d'heure après, elle pénétrait toute tremblante dans le temple des idoles, dont la porte était toujours ouverte, et dont la fenêtre, ouverte aussi, donnait sur la mer. Elle s'y plaça, et, grâce aux lanternes, elle put être aperçue de la foule, qui poussa des cris frénétiques. Le djogui sauta seul dans l'esquif, laissant le jeune garçon à la garde des bateaux, rama vigoureusement, fut bientôt au pied du boudkhanah, que la jeune fille avait joint par terre, y pénétra, s'approcha d'elle, l'attira à l'écart, mit le feu à un bâton de résine, fixa sur ses yeux enflammés et où éclatait une volonté implacable, passa doucement ses pouces sur ses paupières, la vit se raidir, lutter, puis retomber inanimée sous un fluide tout-puissant et sous l'empire d'une indicible terreur. Il posa la main sur son cœur, s'assura qu'il ne battait plus, s'élança au dehors, revogua vers les trois embarcations, les dessola entre des rochers, éteignit les lumières, se dévêtit de son surcot blanc, et regagna la terre ferme avec l'adolescent. Un instant après, il rentra tranquillement au palais, comme s'il venait de faire une promenade ordinaire.

Les nuits qui suivirent jusqu'à la quatre-vingt-dix-neuvième furent semblables à cette première. C'était donc la quatre-vingt-dix-neuvième victime ! Le djogui, l'âme pleine d'exaltation, le cœur débordant de joie, mais la face impassible, se disait :

— Plus qu'un sacrifice de la part de ce peuple ! plus qu'un meurtre de la mienne ! Et je suis l'époux d'une future reine !... d'une reine que je dominerai de ma volonté absolue !... de la force de mes enchantements !... Je vais donc bientôt régner sur ces îles merveilleuses... commander à une multitude innombrable de sujets... Djogui et roi !... quel rêve !... quelle puissance !...

Vers l'heure où le soleil paraissait sur notre planète ses rayons perpendiculaires, arriva dans cette même île de Mahal, où était si usé le palais de la reine, un Maghrébin, appelé Aboulbérécat, le Berbère, qui pouvait réciter le Coran par cœur d'un bout à l'autre. Il entra dans la maison d'une vieille femme pour y loger et la trouva tout en larmes. Il lui demanda la cause de son affliction.

— Ma fille doit être offerte, cette nuit, comme victime expiatoire, au Génie irrité de nos mers ! Elle sera la centième !

Aboulbérécat rêva un moment. Puis, tout à coup :

— Je me substituerai, cette nuit, à ta fille ! Femme, console-toi !

Elle le considéra avec attention et remarqua qu'il était complètement imberbe et jeune. Et son amertume s'adoucit.

Il se dirigea donc, déguisé en femme et porteur de son Coran, dès qu'il entendit le terrible appel nocturne, vers le boudkhanah, y entra, jeta un regard méprisant sur les monstrueuses idoles qui le garnissaient et s'absorba dans la lecture du livre saint. Il entendit un léger bruit et se retourna vivement. Il reconnut le Génie qui lui avait été signalé, et, le regardant bien en face, récita tout haut un verset. Mais le nouveau venu opposa son regard ardent au sien plein de calme, puis lui toucha de ses pouces les paupières. Mais son fluide se trouvait, cette fois, sans puissance, et l'âme de cette nouvelle créature semblait inaccessible à la terreur. Le Génie se troubla, voulut l'étreindre à la gorge, mais la victime expiatoire lui porta au visage un coup de Coran garni de coins de cuivre et l'ensanglanta tout en récitant à voix très élevée, très distincte, un autre verset. Le Génie, qui paraissait insensible à une telle conjuration, opéra une nouvelle tentative sur la gorge de la centième sacrifiée. Mais il entendit soudain le livre sacré tomber à terre, et il sentit deux mains étreindre son cou avec une force irrésistible.

— Grâce ! bégaya-t-il, le visage déjà livide. Le Génie de Viehno est vaincu par le Génie de Mahomet !... Ton prophète a triomphé de mon Dieu !

L'état vivant se desserra, et le Génie vaincu s'enfuit.

Le lendemain matin, le djogui se représenta devant la princesse.

— J'ai dû crier grâce, dit-il. Le texte du Coran a terrassé l'Esprit de Viehno. J'ai lutté, mais en vain. Examine mon visage. Sakra Mlaok, qui portait ce livre sacré, a été protégée par le grand Prophète. Qu'importe, donne-moi ta main, unis ta destinée à la mienne.

— Il n'y a que quatre-vingt-dix-neuf sacrifiées. Je t'ai fixé le chiffre de cent. Je ne te dois rien, djogui ! Fuis hors de ma présence et quitte à jamais ce royaume !

— Mais...

— Va-t'en, te dis-je !

— Créateur maudit, tu veux donc que je te foudroie, toi aussi, de mon regard !

— Tu t'abuses ! Je ne suis pas une âme faible... et je puis te briser de mes poignets d'acier !

— Essaie !

Il essaya du regard, mais dut encore s'avouer vaincu.

Et il se retira le front baissé et la marche chancelante, tel qu'un homme hanté par le désespoir.

EMILE HAMONT.

## PENSÉES

Sois franc et défilant ; dis ce que tu crois et ne crois pas ce qu'on te dit.

Triste, ce paradoxe, mais un peu vrai.

Ceux qui souffrent le plus de la perte de la liberté sont précisément ceux qui ont le moins mérité de la perdre.

## UN DRAME EN WAGON

La scène se passe au bureau du commissariat spécial de police de la gare de Paris-Lyon-Méditerranée.

Deux individus, dont l'un porteur d'une valise de grande dimension et d'une couverture de voyage, sont entrés dans le bureau, escortés par trois agents de la compagnie et une douzaine de curieux. Le commissaire fait sortir les derniers et procède aussitôt à l'interrogatoire des personnes qu'on vient de lui amener.

LE COMMISSAIRE (s'adressant à l'homme à la valise). — Qu'est-ce que vous avez à réclamer ?

L'HOMME A LA VALISE. — Moi, rien du tout, c'est Monsieur (il désigne le second individu, dont la mine défaite et le visage blanc d'épouvante indiquent l'émotion contenue) c'est Monsieur qui me prend pour un criminel et veut absolument que j'aie assassiné quelqu'un.

LE COMMISSAIRE. — Bon ! (s'adressant au deuxième individu). D'abord, comment vous appelez-vous, c'est vous qui êtes le plaignant ?

LE PLAIGNANT. — Oui, monsieur le commissaire, et je maintiens mon affirmation. Cet homme (il désigne son compagnon) a certainement commis un crime quelques moments avant que je pénétrasse dans son compartiment et si je n'avais pas eu tout de suite de la méfiance en voyant sa tête de coquin, je ne serais sans doute plus là à l'heure actuelle...

L'HOMME A LA VALISE. — Si vous n'étiez pas si traqueur, nous ne serions certainement pas là ni l'un ni l'autre, allez, mon bonhomme !

LE COMMISSAIRE. — Taisez-vous. (Au plaignant) : Vous n'avez pas répondu à ma question. Comment vous appelez-vous ?

LE PLAIGNANT. — Taupanel, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Eh bien ! monsieur Taupanel, narrez-moi les faits tels qu'ils se sont passés.

TAUPANEL. — Voilà, en deux mots, monsieur le commissaire. Appelé à Paris pour mes affaires — je suis fabricant de boutons en imitation de



nacre — j'avais quitté mon domicile dans l'après-midi pour me rendre à la gare. Vous savez ce que c'est : au dernier moment on se figure avoir encore le temps et on finit par se mettre en retard. Bref, j'arrivai juste dans la salle d'attente comme le train de Lyon entrait en gare. Je n'eus que le temps de prendre mon billet et de grimper dans le premier compartiment venu, sans regarder avec qui j'allais voyager. Ça, je le regrette, car si j'avais seulement regardé plus attentivement, j'aurais certainement choisi un autre vis à vis que cet individu.

LE COMMISSAIRE. — Au fait, au fait...

TAUPANEL. — Il fallait bien que je vous dise, monsieur le commissaire, comment l'affaire avait débuté. Je continue. Mon intrusion rapide dans le compartiment, au moment où le train était déjà en marche, parut gêner mon compagnon de route. Il fit à ma vue un saut de surprise et précipitamment ferma la valise qu'il avait ouverte sur ses genoux, la valise qu'il tient encore en ce moment à la main.

Mais son mouvement, pour vif qu'il eût été, n'avait pu m'empêcher de voir une chose qui me causa une terrible impression. Ce que j'avais vu et que vous pouvez voir à votre tour, monsieur le commissaire, c'était une tête, une tête humaine, encore toute fraîche et enveloppée dans des linges ensanglantés.

Vous dire quel fut mon martyre depuis Laroche jusqu'à Paris, ce serait peine inutile. Si je n'ai pas de cheveux blancs, ce n'est certes pas l'émotion qui m'a manqué pour cela. Je sais bien que vous allez me répondre : il fallait appeler à l'aide, faire manœuvrer le bouton du signal d'alarme, frapper au carreau du compartiment voisin, attirer l'attention. Tout cela c'est facile à dire, mais pas à faire.

D'abord, avant que j'aie pu me rendre un compte exact de la situation où je me trouvais, le train avait fait un kilomètre, c'était un rapide, et la gare était déjà lointaine. Ensuite, le compartiment auquel j'étais adossé, je le vis par le petit carreau de séparation, ne contenait personne et mon individu avait eu soin de se placer juste sous le bouton d'appel du signal.

LE COMMISSAIRE (à l'accusé). — Qu'avez-vous à répondre ?

L'HOMME A LA VALISE (goguenard). — Laissez finir Monsieur, je suis curieux de savoir jusqu'où peut aller l'imbécillité humaine.

LE COMMISSAIRE. — N'aggravez pas votre cas par des plaisanteries déplacées. On va fouiller votre valise et si réellement c'est un crâne humain que vous y avez introduit, vous aurez à expliquer la présence de ce débris de cadavre.

L'HOMME A LA VALISE. — Une minute, une minute, vous examinerez ma valise après, je suis curieux de connaître la suite des impressions du sieur Taupanel.

TAUPANEL, qui commence à se remettre. — Vous avez une certaine dose de cynisme, vous !

(Il lui tourne le dos, et continue, en s'adressant au commissaire) : Je disais donc que mon voisin avait eu soin de se placer juste sous le signal d'alarme. Mais comme il se trouvait en même temps sous la lampe, je pouvais l'observer plus attentivement. Je ne tardai pas à découvrir qu'il avait aux mains des taches de sang. Une serviette, maculée de même, passait légèrement par la valise, mal fermée. Il n'en faudrait pas beaucoup plus, je crois, à m'imposer quelle personne, si brave qu'elle soit, pour prendre peur, d'autant plus que l'homme jetait sur moi des regards continuels et féroces. (Hilarité de l'accusé). Oui, féroces ! je le maintiens, et si je n'avais pas fait semblant de dormir tout le temps du trajet, et il est long de Laroche à Paris, je suis certain qu'il m'aurait fait un mauvais parti.

Heureusement, ma fausse sécurité l'a trompé, j'ai eu assez de force d'âme pour dissimuler les transes que j'éprouvais et quand nous entrâmes en gare de Paris et que le brigand fit mine de descendre pour s'échapper, j'appelai bravement deux agents de la compagnie.

Ces Messieurs, qui sont ici, consentirent à me prêter main-forte et grâce à moi la justice possède entre les mains un criminel vraisemblablement dangereux. Je suis heureux d'avoir apporté mon faible concours à...

LE COMMISSAIRE, coupant court au panegyrique de Taupanel. — C'est suffisant, puisque vous maintenez votre déclaration, on va ouvrir la valise de cet individu.

Un homme d'équipe se précipite. L'homme lui tend bénévolement la clef :

— Inutile de rien casser, mon brave, j'en aurai besoin tout à l'heure.

La valise mystérieuse est ouverte enfin. Elle contient bien en effet des linges et des journaux ensanglantés. D'instinct, tout le monde se recule et les deux hommes de la Compagnie mettent la main au collet de l'individu soupçonné, afin de lui couper toute retraite possible.

Un dernier voile reste à lever et le macabre débris va apparaître. Taupanel est sur le point de s'évanouir, le commissaire et son greffier, qui pourtant en ont bien vu d'autres, sentent une légère sueur leur perler au front.

L'homme d'équipe tremble comme la feuille en développant le funèbre paquet. Juste à ce moment solennel, un éclat de rire homérique échappe au prévenu, qui littéralement se tord de rire.

Tous les regards se tournent aussitôt de son côté en même temps que le commissaire va s'indigner du scandale, quand en se reportant sur la valise, les mêmes regards constatent avec stupeur que les fameux débris humains, ce crâne qu'on s'attendait à voir surgir ensanglanté et livide, est tout bonnement... une banale tête de cochon, toute fraîche coupée à l'usage, ce qui explique le sang répandu à profusion, mais banale, débonnaire au possible, avec même au coin du groin contracté un petit sourire moqueur.

Les agents, les hommes d'équipe, le greffier ne peuvent plus longtemps y tenir et partent à rire aussi à leur tour. Seuls, deux personnages restent sérieux, c'est Taupanel et le commissaire.

Le premier, honteux et confus, voudrait bien être à cent pieds sous terre ; quant au second, outré d'avoir été berné de la sorte il va se fâcher, quand ses yeux aperçoivent la figure déconfortée de l'infortuné fabricant de boutons en imitation de nacre.

LE COMMISSAIRE. — Vous mériteriez, Taupanel, que je vous fasse passer la nuit au Dépôt, pour vous apprendre à réfléchir un peu avant de mettre en mouvement l'appareil sacré de la justice. Si je ne le fais pas, c'est uniquement parce que je veux bien le croire que vous avez agi de bonne foi et que vous êtes suffisamment puni par la frousse intense que vous avez éprouvée le long du trajet. Vous, ajoute le magistrat en se tournant vers l'homme à la valise, vous me paraissez un farceur de la plus belle eau. Vous avez de la chance que je ne puisse pas relever contre vous la moindre insulte à la police, sans quoi vous verriez de quel bois je me chauffe.

Allez-vous en tous les deux et ne me retombez pas dans les mains !

Les deux hommes sortent ensemble au milieu



d'une foule compacte de curieux qui attendaient dehors le résultat de l'interrogatoire.

Le pseudo-assassin s'éloigne vivement et sans retourner la tête vers sa victime. Il a déjà franchi la porte de sortie et se prépare à descendre le grand escalier quand une voix impérieuse le rappelle soudain.

— Eh ! l'homme, vous n'avez rien à déclarer ?

C'est Taupanel, le vindicatif Taupanel, qui vient de se venger et de dénoncer au gabelou de garde à la porte, le fraudeur qui passe une tête de cochon dans sa valise.

Nouvelle émotion, nouveau cercle de curieux et finalement procès-verbal pour le délinquant, convaincu d'avoir essayé de frustrer la Ville de Paris, d'une somme de quatre-vingt-cinq centimes, pour droit d'entrée de six kilos de lard.

Cependant que, définitivement rasséréné, le fabricant de boutons en imitation de nacre se dirige en sifflant vers son hôtel, en songeant qu'une pareille aventure vaut bien un bon dîner.

Paul MAGGER.

## LES DÉFENSES DE M<sup>lle</sup> CÔTE

Un joli parti que M<sup>lle</sup> Bonnette Côte ! majeure de la veille, vingt-cinq mille écus à prétendre dont le tiers en avancement d'hoirie, fille et sœur de notaire considéré, la tenue de Minerve, c'économiste !... travailleuse ! discrète et raisonnable !

En 1801, où commence cette histoire, personne n'était à lui comparer dans Noirétable de la Loire, et l'on pourrait dire, jusqu'à Saint-Just et à Saint-Bonnet, le fief paroissial de son patron.

Pourquoi n'était-elle pas déjà mariée ? Ce freluquet de Marcou Fayard ne serait pas pour l'en empêcher, je pense ?

Il est rusé, il fera son chemin, mais bien fou est celui qui s'y fie. Ne marchande-t-il pas l'étude rivale de celle des Côte ! S'il épousait Mamzelle Bonnette ; les deux tabellions tiendraient en leurs mains le Forez tout entier et la lisière d'Auvergne, les gens y seraient exploités et ne garderaient que les yeux pour pleurer.

— A moins que M<sup>lle</sup> Côte, il n'y aura plus moyen d'entrer chez un notaire sans lui payer un tribut plus gros que soi. Mais pourquoi ce brave garçon ne se présente-t-il pas ?

— Pourquoi ? C'est difficile à dire.

— A-t-il peur que Bonnette ne porte culotte ? une fille si douce

— N'avez-vous point remarqué ses canines ?...

— C'est affaire d'arracheur de dent !... mais où allez-vous chercher une révélation de son caractère ?

— Elles dépassent sa denture de deux lignes, pincent sa lèvre inférieure et... c'est une menace !... Juste en a peur.

— Fi du peureux !... Il la regrettera ! elle aurait régi sa maison, gouverné ses domestiques, fait honneur à son nom !... L'insigne poltron !... il l'aurait tenue par là, si elle s'était avisée de le mener par le bout du nez ! Marcou Fayard ne s'inquiète pas pour si peu... A cette heure, il manœuvre autour du père afin de le gagner ; et ne manque pas une occasion de lui prouver qu'il connaît le fond du code et le peut tourner comme un sac qui n'a ni endroit ni envers.

— Mettons que le bonhomme penche pour celui-ci, Bonnette préférera toujours Villebanc le joli garçon, coiffé d'un chapelet et chaudière vêtue de quatre à cinq domaines.

— Qui vous dit le contraire ! Limez, si vous posez, les canines à la belle !

— Qui donc l'eût osé et, qui plus est, eût su le proposer ! On ne conseillait pas les Côte, les

gens du pays le disent encore : ils n'étaient pas faciles à ferrer. Puis tous les perus se font illusion sur leur fille, et la fille sur soi-même.

Marcou Fayard acheta l'étude convoitée, se réservant une année pour en payer le prix. Il avait demandé la main de Bonnette et comptait sur sa loi. Dot et femme ne faisaient qu'un pour lui.

— Avez-vous payé votre étude ? lui demanda froidement la prudente personne.

Tout roué qu'il fût, Marcou ne s'attendait pas à une question si directe. L'horrible fut, que les dents de la belle semblaient y mettre deux points sur les i. Il avait opéré les rentrées de l'étude, reçu des dépôts importants ; il chancela devant ce tas d'or qui se trouvait à sa merci.

Jusque là, les Etudes avaient été des temples où trônait la Probité ; Marcou était, il faut le croire, un génie, il inventa, du coup, le lever-pied du notaire, se sauva et court encore.

Bonnette rit d'une canine à l'autre ; elle était sauvée du fripon. Cela ne l'empêcha point de penser à Villebanc et de le faire pressentir secrètement sur l'état de son cœur.

— Je veux femme jolie ! répondit couramment.

Just, seigneur de Villebanc au retour de la chasse : que me servira d'avoir un peu d'or qu'un notaire me peut voler, si je ne puis aimer ma femme ? Dans dix ans, elle aura des défenses longues comme celles du sanglier que je viens d'achever...

Bonnette n'ignora rien de cette fière réponse. De dépit, elle refusa de laisser limer ses canines, moyen héroïque qui eût tout terminé sans débat.

— Il en aurait trop d'orgueil ! dit-elle. Je garderai mes dents de la longueur qu'il lui plaira d'avoir.

Au diantre les maris !... Les uns sont des brigands, les autres des bellâtres !

M<sup>lle</sup> Côte se tint parole et laissa pousser ses dents que j'ai vues, à l'aube de ma vie, lui descendre plus bas que le menton.

Ce fut ma première épouvante et je ne l'oublie point.

Comme elle était aumônière, il n'y avait pas un pauvre qui se permit d'en rire, quand les petits enfants se cachaient sous le tablier de leurs mères pour ne pas la voir. Et comme elle avait de l'esprit, les bourgeois s'en gardaient, dans la crainte de sentir ses défenses plus profond qu'à l'épiderme, au figuré s'entend.

Communément appelées dents de Poil, ces incisives étaient de fer. Elles faisaient partie intégrale de son être. L'âge qui ébranle les

gens du pays le disent encore : ils n'étaient pas faciles à ferrer. Puis tous les perus se font illusion sur leur fille, et la fille sur soi-même.

Marcou Fayard acheta l'étude convoitée, se réservant une année pour en payer le prix. Il avait demandé la main de Bonnette et comptait sur sa loi. Dot et femme ne faisaient qu'un pour lui.

— Avez-vous payé votre étude ? lui demanda froidement la prudente personne.

Tout roué qu'il fût, Marcou ne s'attendait pas à une question si directe. L'horrible fut, que les dents de la belle semblaient y mettre deux points sur les i. Il avait opéré les rentrées de l'étude, reçu des dépôts importants ; il chancela devant ce tas d'or qui se trouvait à sa merci.

Jusque là, les Etudes avaient été des temples où trônait la Probité ; Marcou était, il faut le croire, un génie, il inventa, du coup, le lever-pied du notaire, se sauva et court encore.

Bonnette rit d'une canine à l'autre ; elle était sauvée du fripon. Cela ne l'empêcha point de penser à Villebanc et de le faire pressentir secrètement sur l'état de son cœur.

— Je veux femme jolie ! répondit couramment.

Just, seigneur de Villebanc au retour de la chasse : que me servira d'avoir un peu d'or qu'un notaire me peut voler, si je ne puis aimer ma femme ? Dans dix ans, elle aura des défenses longues comme celles du sanglier que je viens d'achever...

Bonnette n'ignora rien de cette fière réponse. De dépit, elle refusa de laisser limer ses canines, moyen héroïque qui eût tout terminé sans débat.

— Il en aurait trop d'orgueil ! dit-elle. Je garderai mes dents de la longueur qu'il lui plaira d'avoir.

Au diantre les maris !... Les uns sont des brigands, les autres des bellâtres !

M<sup>lle</sup> Côte se tint parole et laissa pousser ses dents que j'ai vues, à l'aube de ma vie, lui descendre plus bas que le menton.

Ce fut ma première épouvante et je ne l'oublie point.

Comme elle était aumônière, il n'y avait pas un pauvre qui se permit d'en rire, quand les petits enfants se cachaient sous le tablier de leurs mères pour ne pas la voir. Et comme elle avait de l'esprit, les bourgeois s'en gardaient, dans la crainte de sentir ses défenses plus profond qu'à l'épiderme, au figuré s'entend.

Communément appelées dents de Poil, ces incisives étaient de fer. Elles faisaient partie intégrale de son être. L'âge qui ébranle les

machoirs n'en put avoir raison : en elles sem-  
blait résider sa force comme celle de Samson en  
ses cheveux. Elles lui valurent la célébrité.

On se demandait dans les deux départements  
voisins : — Avez-vous vu les dents de M<sup>lle</sup> Cote ?

De même que les sept merveilles du Dau-  
phin, elles représentaient une curiosité foré-  
nienne et valaient un musée.

En la bouche de Mam'zelle Cote, ses canines  
étaient objets de luxe ; tandis que ses molaires  
mastiquaient comme des subalternes à gages,  
ses défenses prenaient un rythme noble, sans  
œuvre servile. Dans cette parade, elles  
accrochaient sans se gêner, les dentelles de la  
colerette et donnaient de bons coups sur le nœud  
du bonnet, sans leur dire : — Excusez-nous !

Bien plus, elles se moquaient sans vergogne  
de la ville et du canton, bravaient le chaud et  
le froid et sonnaient des fanfares au dessert,  
contre le biberon où buvait leur propriétaire.

Bonnette Cote filait assidûment. Un jour, sa  
béydoire se rompit ; elle ne s'en mit pas en  
peine, et se servit de ses canines, comme d'un  
instrument utilement offert par la nature, pour  
mettre son fil en échec, et réussit à cet effet.

Ce fut une devinette de plus aux veillées de  
Noirétable.

N'eût été la plate nécessité de manger, M<sup>lle</sup>  
Cote aurait mis un cep en espalier contre ses in-  
sives.

— Si je vais jusqu'à cent ans, dit-elle un jour  
avec son rictus cruel lequel piquait ses héritiers,  
mes dents me serviront de béquilles.

On faisait des paris sur la durée de ces phé-  
noménales défenses ; ceux qui pariaient pour elles,  
gagnaient sans coup férir.

A quatre-vingt dix ans sonnés, ses arrières  
etits neveux étaient les seuls qu'elle n'eût pas  
mis en terre. Lorsqu'un matin, on vit les canines  
nocher, à midi elles dansaient, le soir Bonnette  
qui avait tout son esprit se prépara chrétienne-  
ment au grand voyage.

Le lendemain, sa petite servante cria : —  
Grand Dieu !... elle n'est plus.

De figure reposée plus belle qu'en la vie, sans  
défenses, confiante, sereine, elle dormait son  
dernier sommeil.

Sous son oreiller, partout, son héritier chercha  
ses dents fameuses... ce fut inutile !

Elle en était morte... de même qu'elle en  
avait vécu.

M<sup>se</sup> de BRUNOY.

## La Décoration barométrique

En babouche et en robe de chambre, je dé-  
votais béatement un chocolat des plus cré-  
neux, quand un coup de sonnette retentit à la  
porte de mon luxueux entresol.

— Brigitte, dis-je à la petite bonne aux yeux  
de turquoise qui remplit chez moi les nombreux  
emplois de maître-jacques, trottez vite, je vous  
rie, demander ce qu'il veut à ce matinal visi-  
teur. Et si c'est un rasoir automatique !...

— Compris, m'sieu, je l'balance !... répondit  
la délicieuse soubrette avec un joli rire qui  
reusa deux fossettes dans les pommes d'api de  
ses joues mignonnes.

Une minute après, elle me présentait une  
carte.

— M'sieu, chuchota-t-elle, en une moue comi-  
que de sa bouche rose, c'est un type en tube  
qui veut vous parler personnellement pour une  
affaire importante... Paraît qu'il est pressé !  
Pendant ce temps, je lisais le nom de l'in-  
rus.

ACHILLE-CHARLEMAGNE LACOURGE  
Homme de sciences

— Ma foi ! dis-je très régence, M. Lacourge  
l'abuse pas du titre (hélas ! si galvaudé) d'hom-

me de lettres ; ce détail prouve sa supériorité.  
Priez-le de reposer un moment ses guibolles sur  
le coffre à bois de l'antichambre... Vous lui di-  
rez que je suis en affaires... En affaires, —  
Brigitte, retenez bien ceci pour votre gou-  
verneur — il y en a toujours un qui mange l'autre.  
Donc, quand j'aurai traité Monsieur Chocolat  
comme il le mérite, vous introduirez Charle-  
magne avec tous les honneurs qui lui sont dus.

Sans se presser, en homme dont le pain est  
cuit et le temps libre, avec la touchante sollici-  
tude que je montre toujours pour mes sembla-  
bles dans le malheur, je savourai consciencieuse-  
ment mon déjeuner, puis j'appelai Brigitte qui  
desservit la table et fit entrer M. Achille-Char-  
lemagne Lacourge.

Il avait de longs pieds, de longues jambes, un  
long buste, un long cou, de longues dents, un  
long nez, une longue barbe et de longs che-  
veux. Ses vêtements avaient dû être noirs à une  
époque difficile à déterminer ; maintenant, ils  
étaient plutôt roussâtres. Son tube passé à l'en-  
cre jetait des reflets verdâtres grâce à cet intel-  
ligent maquillage. Bref, M. Lacourge avait le  
lustre de la misère, car il convient de remar-  
quer que nos habits deviennent d'autant plus



brillants que nous le sommes moins et s'engrais-  
sent quand nous maigrissons en suivant avec  
eux le régime de la vache enragée.

De plus, quand cet aimable homme de scien-  
ces secouait la tête, il parsemait libéralement ce  
qui l'entourait d'une ondée de pellicules.

— Monsieur, me dit-il en s'inclinant et en  
poudrant le parquet, je viens à vous parce que  
vous êtes jeune, d'esprit généreux, accessible  
aux idées nouvelles... (Progrès en marche !  
l'avenir, etc.) et susceptible grâce à vos brillan-  
tes relations dans le monde des arts, des lettres,  
de la politique et de la finance de me rendre un  
léger service.

Prêt à utiliser mes relations dans la finance,  
je portai mélancoliquement la main à mon  
gousset, mais Achille-Charlemagne Lacourge  
m'arrêta d'un geste.

— Permettez, ajouta-t-il non sans fierté en  
empochant ma pièce de cent sous, je ne de-  
mande pas l'aumône. Merci tout de même, ce  
sera pour mon tabac, je ne fume que du Mary-  
land. Je suis inventeur et je viens vous prier  
simplement de mettre au service de mon inven-  
tion l'immense publicité dont vous disposez dans  
les journaux de France et de Navarre.

— Et quelle est votre trouvaille, demandai-je.  
M. Lacourge prit un air important et mysté-  
rieux.

— D'abord, fit-il, savez-vous ce que c'est que  
la Politique ?

— Eh ! mon Dieu, n'est-ce pas l'art de gou-  
verner un Etat et de diriger ses relations...

— Avec les autres Etats, bien entendu, inter-  
rompit l'homme de sciences, vous parlez comme  
un dictionnaire. Je vais préciser ma question :

en quoi consiste la politique pour la majorité  
des hommes ?

— J'avoue mon ignorance.

— Eh bien, suivre la politique consiste à  
guetter les changements de Ministères, dans  
l'espoir de trouver parmi les nouveaux venus,  
un Ministre auquel on puisse être recommandé  
afin d'en obtenir places, bureaux de tabac ou  
décorations !

Je daignai sourire avec une indulgente con-  
descendance.

— Or, reprit M. Lacourge, vous n'ignorez pas  
quelle pantagruélique consommation de Minis-  
tres nous avons fait depuis trente ans ! Tous ces  
éphémères potentats sollicités de tous côtés ont  
— pendant leur passage au pouvoir — procuré  
ce qu'ils ont pu à leurs amis et connaissances.  
Le fonctionnaire sans cesse grandissant en est  
la preuve évidente ! Connaissez-vous le Vêve de  
l'électeur français à l'heure actuelle ! Voir di-  
minuer les impôts et entrer dans l'administra-  
tion ! Et le dernier des ronds-de-cuir s'y inti-  
mule pompeusement fonctionnaire !... Ne vous  
impatiencez pas j'arrive à mon invention.

Malgré la meilleure volonté du monde, vous  
admettez sans peine que MM. les Ministres ne  
peuvent créer des sinécures de budgétivores à  
l'infini. Aussi, contentent-ils la majorité des  
quémandeurs en leur distribuant des décora-  
tions variées. Avec un bout de ruban sur le  
thorax d'un contribuable et deux lignes à  
« l'Officiel » on peut rendre économiquement  
toute une famille heureuse et fière. C'est encore  
ce qui coûte le moins cher à la princesse !

Eh bien ! monsieur, parmi ces décorés, il  
y en a qui souffrent le martyre. Les infortunés  
sont accablés d'honneur : ils ne peuvent porter  
toutes leurs décorations à la fois ! Suivez-moi  
bien : Prenons, par exemple, M. X. Pour une  
raison, pour une autre, ou même sans raison, il  
reçoit les palmes académiques au 1<sup>er</sup> janvier,  
1<sup>o</sup> Ruban violet. Au 14 Juillet, le gouvernement  
saigne du nez sur sa boutonnière. 2<sup>o</sup> Ruban  
rouge. Enfin, l'année suivante, on lui octroie  
3<sup>o</sup> le Ruban vert.

Comment voulez-vous que ce malheureux se  
pare de tous ses rubans si vaillamment gagnés ?  
Les militaires ont la brochette ; mais les civils ?  
S'il se fait confectionner une rosette multico-  
lore : verte, violette et rouge, la plupart des  
passants le croiront décoré d'un ordre plus ou  
moins sauvage, tel que ceux du *Tatoué de Po-  
lynéésie* ou de la *Punaise de Zanzibar* ! Que faire ?  
Certaines personnes n'arborescent que la princi-  
pale décoration, celle qu'ils estiment la plus  
honorifique. Choix difficile et délicat ! D'autres  
les portent tour à tour : le violet pendant la  
semaine ; le rouge, les dimanches et jours de  
fêtes ; le vert pendant le carême... Mais quelle  
sujétion !... Il faut un peu de fantaisie et d'im-  
prévu dans l'existence. J'ai trouvé le moyen de  
tout arranger. J'ai inventé...

Il s'arrêta, prit son temps, les yeux en dis-  
ques et, tendant le bras :

— J'ai inventé, scanda-t-il, la dé-co-ra-tion  
ba-ro-mé-tri-que !

— Hein ? fit-il plutôt ahuri.

— Mon Dieu, oui ! pas davantage. C'est sim-  
ple comme bonjour ; encore fallait-il y penser.  
Connaissez-vous ces élégantes petites ballerines  
collées sur un carton et dont la fine jupe  
change de couleur avec la température ?... Oui,  
n'est-ce pas... je me sers du même procédé.  
Avec mon invention, le décoré n'a plus à se  
préoccuper de sa boutonnière. Bien mieux, il  
peut, en y jetant un coup d'œil, voir s'il doit  
emporter sa canne ou son parapluie... « Tiens !  
se dit-il par exemple, c'est matin j'ai l'*Mérite agri-  
cole* ; il va pleuvoir ! » ou bien : « Heu ! heu !  
l'après-midi n'est pas sûr. Voilà mes palmes qui  
s'montrent ! » ou encore : « Allons pouppoule,  
mets ta robe claire ; nous déjeunerons à la  
campagne. Regarde, c'est du beau fixe ; j'ai  
mon ruban rouge. »

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Est-ce assez

renversant ? j'espère que vous allez m'en tarte-  
ner de la publicité ?

— Monsieur, demandai-je alors en me levant,  
êtes-vous Américain, Anglais ou un peu Sué-  
dois ?

— Non, répondit M. Lacourge d'une voix  
ferme, je suis né près de Pontoise.

— Et vous ne possédez pas dans votre fami-  
le — par alliance ou autrement — un parent  
d'origine étrangère ?

Achille-Charlemagne Lacourge brandit son  
chapeau et dans un nuage de pellicules, il  
hurla :

— Pas un seul, Monsieur, et j'en suis fier !  
Toute ma famille est bien française !

— Cet enthousiasme vous honore. Toutefois, je  
ne puis rien tenter pour vous : j'y perdrais mon  
temps et ma peine. Comment, vous n'êtes pas  
étranger et vous espérez vendre quelque chose à  
vos compatriotes ? C'est de la pure folie. Ah !  
si vous débarquiez d'un pays lointain, orné d'un  
nom en *mann*, en *son*, en *skof*, ou en *sky*, votre  
fortune serait assurée. Vous pourriez vend-  
re n'importe quoi, mettre en boîte, en paquet ou  
en flacon n'importe quelle poudre, quel liquide  
ou quel onguent, la France entière se battra,  
devant votre porte et la grande et la petite  
épargne emplirait vos caisses ! Mais du mo-  
ment que vous êtes notre compatriote, la pelle  
est inévitable. Allez vite vous faire naturaliser  
Cosaque ou Patagon et revenez ensuite ; alors,  
je verrai s'il y a moyen de nous arranger.

— Là-dessus, je sonnai Brigitte qui, sans plus de  
façon et en riant de toutes ses blanches que-  
nottes, reconduisit jusque sur le palier le génial  
tapeur lesté de ma pièce de cent sous.

PAUL LARROQUES.

## LES DERNIERS CHEVEUX DE CLODION

L'auteur de ces lignes demande respectueu-  
sement pardon à la grande ombre de Pasteur  
de ce qui va suivre. Mais il a la rage de la  
vérité.

La rage de la vérité, ai-je dit. Dieux immor-  
tels, pourvu que l'on ne me traîne pas à l'Ins-  
titut anti-rabbique pour m'y inoculer quelque  
culture de virus encore inédite.

Et il est exact cependant que la rage est  
l'objet, chez certains peuples de l'Extrême-  
Orient, d'un traitement aussi ancien que curieux  
— et efficace, prétendent les naturels du pays.

Oh ! il ne s'agit point de la théorie de cet  
aimable alcoolique qui, prétendant s'autoriser  
de la doctrine d'Hahnemann affirmait :

— L'homéopathie guérissant les semblables  
par les semblables, il n'y a qu'à faire comme  
moi pour se préserver de l'hydrophobie :  
boire un litre de cognac par jour.

« C'est souverain. »

Non, il s'agit de la croyance, fortement enra-  
cinée chez les indigènes des plaines et des  
jungles de l'Annam et des régions forestières  
limitrophes, que l'incubation de la rage produit  
chez l'homme un phénomène physiologique qu'il  
s'agit seulement d'observer pour supprimer —  
paraît-il — le mal et ses conséquences.

Il est certain qu'il serait assez hasardeux  
pour un enragé de ces contrées lointaines de  
prendre le paquebot dans le but de venir se  
faire soigner à l'Institut Pasteur, à Paris.

En effet, un mois environ étant nécessaire à  
la traversée d'Indo-Chine en France, le malade  
risquerait fort de dépasser avant d'arriver à  
Paris, — et cela, sans doute, non sans avoir  
cédé à la tentation de semer autour de soi le  
virus rabgique.

Et, voyez les conséquences ; comme le ou les  
décédés seraient ensuite immergés, il arriverait  
ceci, c'est que les requins qui font patiemment

## FEUILLETON

# LA GUÈPE

PAR

Michel THIVARS

I

— Vous n'êtes qu'un vilain complimenteur,  
A. de Kerhor.

Ils étaient accoudés, tous deux, sur la balu-  
rade en marbre blanc qui forme terrasse à l'ex-  
trémité du parc.

Au-dessous, s'étendaient la vallée, la Loire  
entre ses deux rives bordées de verdure où ap-  
paraissent, de ci, de là, les tourelles aiguës  
l'un château ou le toit rouge d'une villa. Le so-  
leil, à son déclin, teignait de pourpre les eaux  
de la rivière ; c'était comme une aveuglante  
traînée de flammes et les voiles blanches des  
barques regagnant la rive semblaient voguer  
sur un brasier ardent. Là-bas, à l'horizon, dans  
une buée d'or, s'élevaient des collines couron-  
nées de vignes rousses au-dessus desquelles pla-  
çaient, immobiles, des nuages roses. A un clo-  
cher lointain, l'Angelus tintait...

Doucement émue par la poésie du paysage,  
langui par le charme pénétrant qui s'exhalait  
de cette belle soirée de septembre, la jeune  
me avait laissé aller son menton dans sa  
main et, les yeux mi-clos, une vague sou-  
rire aux lèvres, elle s'abandonnait à ses rêve-

ries, délicieusement bercée par les douces pa-  
rolles de son compagnon qui chantaient à son  
oreille comme l'écho d'une barcarolle.

Elle se sentait envahie peu à peu par un trou-  
ble singulier et c'est pour y échapper que, se  
redressant, elle venait de lancer, d'un petit ton  
déagré, cette phrase : « Monsieur de Kerhor,  
vous n'êtes qu'un vilain complimenteur. »

Le son de sa voix eut pour effet de dissiper  
l'engourdissement de ses pensées et, rendue à  
elle-même, la jeune femme continua :

— Aussi, pour vous punir, vais-je vous in-  
viter à reprendre le chemin de votre domaine.

— Déjà ? se récria le comte de Kerhor,

— Comment, déjà ! mais tout à l'heure il va  
faire nuit... Donnez-moi votre bras, je vais vous  
accompagner jusqu'à la grille.

Le jeune homme obéit avec empressement et  
fit sans doute trop voir le plaisir que lui causait  
cette proposition qui retardait de quelques  
instants le moment de la séparation, car elle re-  
prit :

— N'allez pas croire, au moins, que je vous  
fais une faveur... La vérité est qu'à toute heure  
il me répugne de traverser le parc toute seule,  
et, puisque Baptiste n'est pas là...

— Je vais remplacer Baptiste, acheva M. de  
Kerhor, en riant. J'en suis ravi.

— Tenez, M. de Kerhor, voulez-vous que je  
vous dise... fit-elle avec une petite moue d'impa-  
tience, eh bien, vous êtes insupportable.

— Moi, madame ?...

— Oui, vous. Je vous trouve, depuis quelque  
temps, un petit air avantageux, de certaines  
façons triomphales qui sont du dernier ridicule...  
Il faut pourtant bien vous persuader que si j'ai  
consenti à vous recevoir tous les jours, depuis  
bientôt un mois, vous n'avez nullement à vous  
en prévaloir... Je vous reçois... comme je  
recevais n'importe quel voisin de campagne, si  
j'en avais... je vous reçois, parce que... parce  
que je me suis ennuyé, là ! et que je préfère votre

conversation à celle du père Letriqué, le garde-  
champêtre, et même à celle de *mossieu* le  
maire... Voilà ! Vous voyez qu'il n'y a pas dans  
cette préférence de quoi vous enorgueillir outre  
mesure.

Raillait-elle ? Parlait-elle sérieusement ? Peut-  
être voulait-elle simplement prendre sa revanche  
de l'espece d'attendrissement auquel elle avait  
été en proie, tout à l'heure, sur la terrasse et  
dissimuler son émotion sous un masque de per-  
siffage. Quoi qu'il en soit, elle parlait d'un ton  
qui atténuait singulièrement la portée de ses  
paroles.

En devisant de la sorte, ils s'étaient enfoncés  
dans les allées du parc où l'ombre commençait  
à descendre. Ils longèrent la pièce d'eau sur  
laquelle nageaient d'orgueilleux cygnes au plu-  
mage d'argent, dépassèrent le château dont la  
façade monumentale se dressait devant des par-  
terres de dahlias et s'arrêtèrent à une petite grille,  
partiquée à côté de la grande porte d'entrée et  
qui donnait sur la route.

Il faut croire que la châtelaine préférait de  
beaucoup la société du comte à celle du père  
Letriqué et de *mossieu* le maire, car la grille  
était ouverte depuis longtemps qu'elle était en-  
core là, s'attardant dans une conversation à mi-  
voix, en face du comte qui ne pouvait se rési-  
gner à partir.

Le soleil baissait, allongeant sur le chemin  
poussiéreux, les ombres colossales des peupliers ;  
les liserons qui accrochaient à la crête du mur  
des guirlandes fleuries, fermaient leurs corolles  
pour la nuit ; dans l'herbe, le bruissement des  
insectes s'éteignit, les oiseaux se nichaient dans  
le feuillage et des vols d'abeilles regagnaient  
leurs ruches en bourdonnant, chargés de butin.  
Une de ces bestioles vint même donner si étour-  
diment du côté de la châtelaine que celle-ci se  
recula, effrayée.

— Fi, la vilaine bête !

— Que ne sommes-nous au siècle dernier,

madame, fit galamment le comte, je vous dirais  
qu'elle prenait vos lèvres pour une fleur.

Encore ! s'écria-t-elle en le menaçant genti-  
ment du bout de son ombrelle. Décidément, je  
vous renvoie. A demain.

Elle rentra dans le jardin et repoussa la  
grille.

— Plus rien que cinq minutes, supplia le jeune  
homme à travers les barreaux.

— Pas une de plus, répondit-elle. Ce n'est  
pas dix-huitième siècle que de causer ainsi à  
travers une porte. Nous ressemblons plutôt à  
deux portières du dix-neuvième, jacassant sur  
le seuil de leur loge, appuyées sur leur balai.  
Savez-vous bien que ces conversations sur la  
grande route, au soleil couché finiront par faire  
jaser ?

— Qui donc ! le père Letriqué ?...

— Le père Letriqué, *mossieu* le maire, les  
paysans des environs, tout le monde enfin.

— Que vous importe l'opinion de ces gens-là.

— Pardon, pardon, elle m'importe beaucoup.

— Eh bien, rassurez-vous, madame, cela ne  
finira pas par les faire jaser.

— Parce que ?...

— Parce qu'ils ont commencé depuis long-  
temps.

— Ah, vraiment !... et... que disent-ils ?

— Ils disent que... ils disent... Vous tenez  
beaucoup à savoir ce qu'ils disent ?...

— Absolument.

— Eh bien, ils disent... ils supposent...

— Quoi donc ?

— Que la jolie madame Deschanoy va proba-  
blement s'appeler bientôt la jolie comtesse de  
Kerhor.

— Ce sont des impertinents, déclara-t-elle en  
rougissant légèrement. Vous pouvez le leur ré-  
péter.

Et tournant les talons, elle s'éloigna sourde  
aux supplications du jeune homme qui s'exclama-  
it :

escorte aux navires ne manqueraient pas d'avaliser lesdits enrégés.

Contaminés à leur tour par l'énorme dose de virus absorbé, ils ne tarderaient pas à en trépasser à leur tour, mais, hélas! non sans avoir répandu le mal autour d'eux dans des proportions effrayantes.

Et, comble des combles, les corps des requins et autres dépécés par les infiniment petits de l'Océan, le mal diffusé à l'infini, universalisé, la mer elle-même se trouverait atteinte d'hydrophobie. C'est probablement pour ces raisons que les Peaux-Jaunes de l'Extrême-Orient s'en tiennent à leur antique méthode de traitement de la rage.

Car, affirment-ils, trente jours après la morsure et à l'heure tragique et ultra-ténébreuse des romans-feuilletons, à minuit juste, trois cheveux, trois poils raides et durs, de la couleur du chien par lequel on a été mordu, poussent soudain sur le sommet du crâne.

A ce moment épié avec soin par les proches du malade, le premier qui les aperçoit les arrache soûlain et les livre au feu destructeur.

Et le venin s'étant tout entier concentré en eux, assure la tradition, le patient est sauvé.

C'est le cas de le dire : voilà une occasion à saisir par les cheveux.

Et cependant, cette croyance éminemment respectable, comme tout ce qui vient des anciens, a causé les événements « horribles » que nous allons brièvement narrer.

Clodion Chevenu (presque Clodion le Chevelu) était un homme entre deux âges, assez bien de sa personne, mais affligé d'une calvitie désolante. Et désolé, il en était.

Aussi, chercheur obstiné de toutes les inventions nouvelles destinées à amener la repousse d'une chevelure plus abondante que nature, il essayait... essayait tous les produits miraculeux !.....

Si bien que, possédant encore cinquante à soixante cheveux au début de ses traitements, il en était arrivé à la nudité idéale.

Et avec cela, se nommer Clodion !...

Oh ! ironie du sort, ironie d'autant plus cruelle qu'il entendait constamment ce nom jeté à ses oreilles comme une nargue perpétuelle.

Les dames, entre elles, les impitoyables, l'appelaient même Clodion !

Mettait-il les pieds au cercle, au café, c'était pi : encore.

— Eh ! Clodion ! Clodion, bonsoir !

— Clodion par ci ! Clodion par là ! Ça va bien ? Clodion ? Ça pousse ? ajoutaient même quelques amis, avec un sourire qui retournait le poignard dans sa plaie.

Il y avait des jours où il avait envie de se jeter sur eux, de les prendre aux cheveux, lui qui n'en pouvait avoir.

Aussi se proposait-il de s'adresser aux tribunaux, au Conseil d'Etat, à la Chambre, il ne savait plus bien à quelle juridiction pour faire changer cette appellation abhorrée, ce cheveu de son existence.

La vie de Clodion Chevenu coulait donc, morne et désenchantée, et il songeait par moments à terminer ces jours contristés au moyen de quelque suicide assez doux.

Un jour que, obsédé de ses affligeantes réflexions, Clodion suivait mélancoliquement son chemin plein d'épines, il entendit tout à coup pousser derrière lui des clameurs d'épouvante.

Il détourna sa tête chauve. Un chien enrégé l'œil ensanglanté, la tête baveuse, galopait de

— Madeleine !... dites-moi au moins que vous n'êtes pas fâchée... Madeleine !... à demain, n'est-ce pas ?

Elle allait toujours sans répondre, mais à une certaine distance, elle s'arrêta :

— A demain soir, oui !

Et elle ajouta avec un sourire adorable :

— Venez de bonne heure !

Le comte demeura quelques instants, la tête appuyée aux barreaux de fer, en extase devant l'élégante démarche de la jeune femme qui s'enfonçait dans l'avenue, sa chevelure blonde frissonnant à la brise du soir. Sa robe blanche, dessinant sa taille élancée, entre les massifs de fusains et de lauriers roses lui donnait, dans la demi-clarté du crépuscule, l'apparence d'un beau lis au milieu d'un fouillis de verdure.

— Oh ! Madeleine !... Madeleine !... que je t'aime !... murmura-t-il en joignant les mains. Mais la jeune femme était maintenant trop loin pour s'effaroucher de cette exclamation passionnée qu'elle n'entendit pas.

A son tour, il s'éloigna lentement et comme à regret. Il n'avait pas fait dix pas sur la route qu'un cri aigu, un cri de femme effrayée, le fit tressaillir.

Il avait reconnu l'accent de Madeleine.

D'un bond, il fut à la grille, pâle d'émotion et ne sachant quel danger menaçait celle qu'il aimait ; il allait escalader les barreaux pour voler à son secours quand il la vit au bout de l'allée, lui envoyant un sourire et un geste négatif. Ce sourire et ce geste signifiaient : « Ce n'est rien !... continuez votre chemin... » Elle lui fit un dernier signe d'adieu et disparut derrière une charmille.

— Elle aura glissé sur le gazon, pensa-t-il, ou bien se sera fait peur de quelque oiseau de nuit.

Néanmoins, il attendit encore un peu. Il la vit reparaitre, traverser le jardin anglais et pénétrer dans le château par la porte du jardin

## TRAVESTISSEMENTS



Journaliste financier.



Sainte-Barbe.



Domino.



Polichinelle demi-deuil.



Pierrot Röntgen.



Matelote de Marne.



Fleur de Grenade.



Candidat académicien.

son côté, le fixant déjà de son regard terne. — Fichtre ! — pensa Clodion.

Ce fichtre-là passa, par une gamme chromatique et surtout rapide, de la surprise à la terreur.

Rappelé brusquement de ses réflexions pili-formes au souci de son existence, l'infortuné a à peine le temps de reprendre ses esprits. Il sent que sa vie ne tient qu'à un fil. Oserions-nous dire à un cheveu ?...

Le sentiment instinctif du danger lui donne des ailes, et prenant en même temps ses jambes à son cou — ce qui est peut-être un peu difficile à combiner ensemble, — il détale... il détale...

Malheureusement les arrêtés municipaux étaient appliqués avec une élasticité exemplaire dans la ville où habitait Clodion Chevenu. Une peau d'orange se trouve sous son talon. Il glisse, essaie de se rattraper, et s'abat lourdement, tandis que son œil dilaté par l'épouvante aperçoit l'ami de l'homme en train de foncer sur lui.

Comme suicide, ce n'était pas précisément celui rêvé par Clodion.

Un cri d'effroi s'élève alors de la foule. L'infortuné n'y « coupera » pas. Les pierres sifflent autour de l'animal... et de Clodion Chevenu. Un citadin offre même d'aller chercher les pompiers.

— Les pompiers !... Pensez donc, messieurs, un chien hydrophobe. Leur seule vue le mettra en fuite.

Est-ce l'effet de cette proposition : la bête fauve hésite ; elle va fuir. Mais son œil louche rencontre à cet instant le crâne luisant de Clodion dont le chapeau est tombé dans sa chute. Lisse, poli, empourpré par la congestion de la peur, ce crâne rappelle vaguement quelque bif-

teck abondamment arrosé de beurre. Car, si Clodion n'avait plus de cheveux, il se mettait toujours de la pommade.

Du coup, la tentation devient irrésistible. Le chien fait un bond, prêt à planter ses crocs dans ce morceau tentant.

Clodion envoie ses deux mains afin de protéger ce crâne, objet de tant de soins, de tracas. Mais l'animal est lancé. Et ses dents s'enfoncent dans le bras du malheureux.

Hélas ! Pasteur n'existait pas encore.

Aussi, cautérisa-t-on le patient avec toutes sortes de corrosifs, plus douloureux les uns que les autres. On n'oublia que le plomb fondu, recommandé cependant par un voisin comme radical.

Cette omission fit que l'épée de Damoclès de l'incertitude demeura suspendue sur la tête de Clodion Chevenu. En proie à la plus noire anxiété, on juge s'il se faisait des cheveux. Malheureusement c'était au figuré. — Quand survint un de ses amis, retour d'un voyage de circumnavigation, et qui avait un léger accent marseillais.

— Hé, beh ! té mon bon, calmez-vous, — dit-il à l'agité Clodion, — Puisqu'on a oublié le plomb fondu, ce qui est bien regrettable, ze vais vous dire un remède que z'ai vu employer en Asie.

Dans un mois, à minuit sonnant, trois cheveux roux, puisque la bête qui vous a mordu avait le poil roux, pousseront sur votre occiput. Et comme cet endroit est pas très... fourrageux sur vous, il sera facile de les voir — et de les extraire ; et vous serez guéri, trou de l'air !

d'hiver qu'un valet de pied venait d'ouvrir à deux battants.

Alors, complètement rassuré, il se remit en route.

### II

— Elle m'aime ! elle m'aime ! se disait-il en marchant à grands pas dans la campagne.

Ne lui avait-elle pas laissé clairement deviner, ce soir, qu'il ne lui était pas indifférent ? Leur long entretien sur la terrasse, où elle avait écouté, sans les interrompre, ses protestations d'amour ; cette promenade à travers le parc pour le reconduire jusqu'à la grille — c'était la première fois — et sa rougeur quand il lui avait répété les propos des paysans, n'était-ce pas des preuves, tout cela ! Et cette dernière phrase qu'elle lui avait décochée en le quittant, cette divine phrase, si courte mais si douce : « Venez de bonne heure ! » Oh ! la jolie phrase, la belle phrase ! comme elle l'avait bien dite ! comme elle avait su délicieusement nuancer l'intonation de sa voix pour donner à ces quatre mots la valeur d'un encouragement. « Venez de bonne heure ! » Après ce qu'il avait osé lui dire sur la terrasse, ces quatre simples mots n'étaient-ils pas l'équivalent d'un aveu discret ?

Jamais il ne s'était senti si heureux !

La maison qu'il habitait était située à une demi-heure, tout au plus du château de Mme Deschanoy, mais, bien que la nuit fut venue depuis longtemps, il ne se pressait pas de rentrer.

Il avait quitté les chemins frayés et il errait, au hasard, dans les prés qui bordent la Loire. Il avait besoin de faire part de sa joie à la nature entière, de la crier aux saules de la rive, aux étoiles du firmament, à l'eau frémissante de la rivière sur laquelle dansaient des rayons de lune.

— Elle m'aime !... elle m'aime !...

Et puis, il se rappelait avec délices sa première rencontre avec Madeleine. Que de chemin

parcouru depuis lors ! Il s'en souvenait comme si c'eût été d'hier.

C'était l'hiver dernier, à Paris, chez la baronne de Zedler. Pour la première fois depuis la mort de son mari, Mme Deschanoy se montrait dans le monde et sa merveilleuse beauté faisait sensation. Aussi, parmi les groupes d'habitants noirs formés dans les embrasures des fenêtres ou derrière les divans, on était fort intrigué par cette nouvelle venue. « !!! — Qui est-ce ? » — « La connaissez-vous ? » — « Non, et vous ? » — « Pas du tout, et cependant je croyais connaître « tout Paris ». — « Quoi, vous ne la connaissez pas ? » s'exclamait un monsieur bien informé. Car il est à remarquer que dans les salons parisiens, lorsque se pose une interrogation quelconque, il se trouve toujours pour y répondre, un « monsieur bien informé ». Le « monsieur bien informé » sait tout, connaît tout, se rappelle tout et doit être en état de raconter les choses avant même qu'elles se soient passées. Ne rien ignorer, c'est sa spécialité, sa raison d'être, son triomphe, sa fonction sociale. Le jour où le « monsieur bien informé » sera à court de renseignements, il se brûlera la cervelle ou se fera trappiste. — « Quoi ! vous ne la connaissez pas ? répétait le monsieur bien informé, mais c'est Mme Deschanoy. » — « En deux mots ? » — « En un seul mot. Le mari est mort l'année dernière... un être désagréable, grossier, brutal, quinteux... n'allant jamais dans le monde... un vrai loup ! Il est vrai qu'avec sa gastrite !... Il en est mort, du reste. C'est sa femme qui ne doit pas être fâchée de l'accident... Plait-il ? S'il la rendait malheureuse ?... Je crois bien ! Un individu de cet acabit-là... Avec ça, il avait trente ans de plus qu'elle... La jeune fille était orpheline et le tuteur, pour s'en débarrasser, l'avait, au sortir du couvent, mariée au Deschanoy... Ce qu'elle a dû pleurer souvent, la pauvre petite femme !... Monsieur au second étage avec sa gastrite, madame au premier, toute seule...

Malgré l'espoir inattendu que cette communication faisait naître en lui, Clodion Chevenu ferma les yeux à cette dernière phrase qui ajoutait la douleur d'une allusion pénible à ses autres souffrances.

Et il attendit les fatidiques trente jours.

Trente jours, ... trente nuits !... c'est-à-dire 43.200 minutes, ... c'est-à-dire deux millions cinq cent quatre-vingt-douze mille pulsations d'angoisse.

Le trentième jour arriva enfin, et la nuit avec, la nuit suprême, — la nuit qui vous fait passer de petits frissons dans le dos, lorsqu'on a quelques crimes sur la conscience.

Din... din... din... Onze heures !... Puis onze heures et quart !... Onze heures et demie.

Autour de Clodion Chevenu, chacun est dans l'attente. Une sueur abondante coule sur les tempes glacées du patient.

Au beffroi du quartier, le marteau résonne enfin de nouveau sur le timbre sonore — quoique un peu félé. — Minuit !...

Soudain un même cri s'est échappé de toutes les poitrines. Nul ne respire plus.

Trois cheveux !... Oui, trois cheveux roux, carotte foncé, viennent de paraître au sommet du crâne.

On les a vus sortir ! ! !

Des sentiments tumultueux agitent l'assistance troublée, — surtout les neveux qui espéraient hériter.

Surmontant son émotion, l'ami s'approche pour opérer. Mais un frémissement indescriptible, quelque chose d'encre inconnu s'est emparé de Clodion.

Il demande, il veut, il exige un miroir.

— Une glace ! Vite ! Vite ! Trois cheveux, lui dit-on ! Aprêtant de frictions, tant de spécifiques employés ! Un simple coup de dents de chien enrégé, et ça a suffi !...

Un petit travail de multiplication seulement à faire. Et il vient de calculer quelle superbe perruque il pourrait avoir, avec un certain nombre de chiens enrégés seulement, ensuivant la progression géométrique. Et multicolore encore !

Multicolore : à vrai dire, Clodion n'y songe pas. Il est transporté, enivré, délirant.

Sois béni, fidèle ami de l'homme, brave chien enrégé. Grâce à toi, la calvitie de Clodion Chevenu n'est qu'un vain mot.

Cependant son ami insiste. L'heure presse, affirme-t-il ; dans cinq minutes il serait trop tard. Mais Clodion l'écarte d'un geste farouche, et en même temps magnifique.

Ses cheveux, ses trois cheveux, permettre qu'on y touche ?... Jamais !

— Non ! non ! plutôt perdre la vie !

Et il repousse tout le monde. Il refuse stoïquement, frénétiquement l'épilation salubre, résolu à garder son trésor. Il refuse avec fureur, menaçant de mordre quiconque s'approchera.

— Trois cheveux ! Oh ! merci, merci mon Dieu ! Une rage insensée l'agite, la vraie rage cette fois, — une rage dans laquelle brillent malgré tout, des éclairs de contentement.

Le mal augmente ; il le torture... ces émotions ayant précipité l'accès. Qu'importe ? Semble-t-il dire à ses quelques moments de répit.

Et il meurt. Il meurt en crissant cette cri-nière inattendue et cependant modeste. Il meurt avec un reflet de joie irradiée dans son regard. ne regrettant pas son trépas, puisqu'il emporte avec lui, félicité dernière, ses trois cheveux providentiels. Il expire en laissant, aux cheveux intangibles, un enseignement et un exemple.

Et, dame, il dépend d'eux d'en profiter.

FERNAND MONROE.

On se voyait, les jours de réception, dans les salons du rez-de-chaussée... Ce n'est pas un mariage cela !... — « Dommage !... dommage !... grommelait un vieux général en tortillant sa moustache grise, jolie femme !... corbleu ! jolie femme !... » — « Vingt-deux ans et quatre millions de fortune, mon général. » — « C'est ça qui avait tenté le Deschanoy ? » demandait un banquier. — « Les quatre millions ? parbleu ! » — « Quatre millions, bigre ! » — On s'inclinait avec respect devant cette imposante rangée de chiffres. Quatre millions ! Et les « habits noirs » de frétiller, de prendre des poses penchées, de rajuster leurs manches en roulant des yeux blancs à l'adresse des quatre millions qui brillaient, là-bas, près de la cheminée, dans une robe de satin mauve.

M. de Kerhor entendait les propos du monsieur bien informé, mais il n'y prêtait qu'une oreille distraite. Toute son attention était absorbée par l'éclatante beauté de la jeune femme. Il admirait le modelé splendide de ses bras nus, la courbe flexible de son cou rond sortant gracieusement d'un corsage échancré, et ses yeux, ses grands yeux noirs qui faisaient ressortir la blancheur neigeuse de son teint et l'or de son opulente chevelure. Mais ce qui le séduisait surtout, c'était l'expression charmeuse de cette physionomie où, par un caprice de la nature, s'associaient les grâces ingénues de la jeune fille et l'attrait capiteux de la femme. De ce jour, il comprit que là était celle qu'il devait aimer et qu'il n'aimerait jamais qu'elle.

Il l'aima avec passion, avec emportement, au point d'en vouloir à mort à tous les adorateurs de la jolie veuve. Et ils étaient nombreux. Parmi eux se trouvait le jeune duc de Suberville.

(A suivre).



## QUELQUES MOTS DE RÉPONSE

Mon dernier article sur le Chlorhydrate de Pilocarpine et sur la possibilité de faire repousser les cheveux m'a valu une avalanche de lettres.

De toutes parts on m'écrivait : Le remède de la calvitie est-il vraiment trouvé ? Nous n'osons pas croire aux résultats merveilleux que vous proclamez ; n'est-ce pas une réclame que vous avez voulu faire à la Sève capillaire du professeur Busch ?

Allons ! voilà bien le scepticisme moderne ! On ne peut plus proclamer une découverte, rendre hommage aux travaux d'un savant comme M. Busch, constater les résultats obtenus à force de patience, constatés déjà d'ailleurs par des milliers d'attestations authentiques et irréfutables, sans être accusé aussitôt d'avoir chiqué. Eh bien, je le déclare sur l'honneur, je n'ai pas touché un centime pour l'article que j'ai écrit l'autre jour.

Si j'ai relaté les résultats étonnants que donne la Sève capillaire Busch pour arrêter la chute des cheveux et les faire repousser, à tout âge et quelle que soit l'ancienneté du mal, c'est que, comme saint Thomas, j'ai vu et touché ; c'est d'ailleurs que ce produit est conçu sur des bases absolument scientifiques.

A tous les cheveux, à tous ceux dont les cheveux tombent ou sont rongés de pellicules, dont le cuir chevelu est atteint d'affections plus ou moins graves, j'ai dit : Voilà les récentes découvertes de la science en ce qui touche la régénération, l'entretien, la beauté du système pileux ; voilà les résultats que donne la Sève capillaire du professeur Busch, composée d'après les derniers progrès. Écrivez-lui votre cas, ou allez à son laboratoire, 10, rue des Bons-Enfants, à Paris, il vous donnera gratuitement le moyen de retrouver en peu de temps votre chevelure.

Mais que mes lecteurs profitent ou non de mon conseil, je n'en aurai pas un cheveu de plus ou de moins sur la tête.

Docteur H. MARCELIN.

## AMUSEMENT DE SOCIÉTÉ

Prononcez tout d'une haleine, plusieurs fois très rapidement, les phrases que voici :

- I. Si six siècles seient six cigares, six cent six siècles seient six cent six cigares.
- II. Bonjour, monsieur Sans-Souci ; combien pour ces six cent six saucissons-ci ? — Pour ces six cent six saucissons-ci ? C'est six cent six sous. — Six cent six sous pour ces six cent six saucissons-ci ? C'est six cent six fois trop cher !...
- III. Ces cyprès sont si loin, que d'ici l'on ne sait si c'en sent !...
- IV. J'ai trop tôt cru !...
- V. En la grange Blanc, Pierre bat pois blancs ; bat bien pois blancs, Blanc Pierre !...
- VI. Ton tas de riz tenta le rat ; le rat tenté, le riz tala !...
- VII. La sangsue sans souci, en se suçant sans cesse son sang, se suicide.
- VIII. Fruit cuit, fruit cru !...
- IX. Quand un cordonnier veut accorder sa corde, trois cordons il accorde ; mais si l'un des cordons de la corde décorde, le cordon décordant fait décorde la corde.
- X. Trois plats de pape et six petites pipes fines.
- XI. Je veux et j'exige.

CYRILLE BORNHANN.

## CAUSERIE FINANCIÈRE

L'activité des transactions s'est notablement ralentie sur nos Rentes durant la semaine que nous avons à passer en revue, mais les cours n'en sont pas moins restés très soutenus. Le 3 0/0 perpétuel finit à 100,75, l'Amortissable à 99,70 et le 3 1/2 0/0 à 102,55.

En dehors de quelques exceptions, les fonds étrangers, dans leur ensemble, ont été un peu hésitants cette semaine.

La rente italienne est dépourvue d'animation à 93,25 en l'absence de tout événement susceptible de l'influencer.

L'Extérieure espagnole a oscillé entre les cours extrêmes de 68,25 et 68,95 pour rester finalement à 68,95.

Les fonds portugais restent négligés. La rente 3 0/0 végète aux environs de 23 fr., l'obligation 4 0/0 à 148 fr. et l'obligation 4 1/2 0/0 à 178 francs.

Les rentes russes se maintiennent avec fermeté à leur niveau de la semaine dernière.

Les rentes brésiliennes sont toujours fort agitées. Aujourd'hui, c'est la baisse qui l'emporte et le 4 0/0 1889 finit à 61,75 au lieu de 62,40 il y a huit jours.

Les fonds turcs maintiennent, en la consolidant, l'avance qu'ils ont prise la semaine dernière. La série B cote 47,30, la série C 26,72 et la série D 23,40.

La lourdeur persiste sur les fonds égyptiens. Dans le compartiment de nos grandes sociétés de crédit, c'est encore la fermeté qui a prévalu pendant toute la semaine.

La Banque de France a reperdu son avance de la semaine dernière à 4.080 fr.

Le Crédit Foncier est resté fort calme toute la semaine à 700.

La Banque de Paris et des Pays-Bas a progressé de 1.095 à 1.109 pour finir la semaine à 1.105.

Le Comptoir National d'Escompte a varié de 631,50 à 621 fr.

Le Crédit Lyonnais a pris une nouvelle avance de 1.026 à 1.040. Dernier cours 1.038.

La Banque Internationale se maintient dans une bonne fermeté à 633 francs.

Les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont très bien tenues, mais calmes.

L'action Lyon, qui clôturait à 1.825 fr. à terme et à 1.830 au comptant, s'inscrit à 1.830 fr. à terme ; Midi, 1.323 fr. au comptant, en avance de 20 fr. A terme, on cote 2.182 fr. On croit que le dividende de cette dernière Compagnie, pour l'exercice 1899, pourra s'établir à 70 francs.

L'Est s'échange à 1.025 fr. contre 1.052 fr. ; Ouest, 1.096 fr., en recul de 2 fr. ; Orléans, 1.745 fr. au comptant, contre 1.730 fr. et 1.740 à terme, sans changement.

Les Valeurs industrielles continuent à être très suivies, mais l'ensemble est un peu irrégulier.

Les offres ont redoublé cette semaine sur l'action du canal de Suez qui a reculé jusqu'à 3.465 ; elle reprend en clôture de samedi à 3.485.

Le Rio-Tinto s'est avancé jusqu'à 1240 fr., nous le laissons en dernier lieu à 1.231 fr.

Les Mines d'Or, après un jour de reprise, s'alourdissent de nouveau.

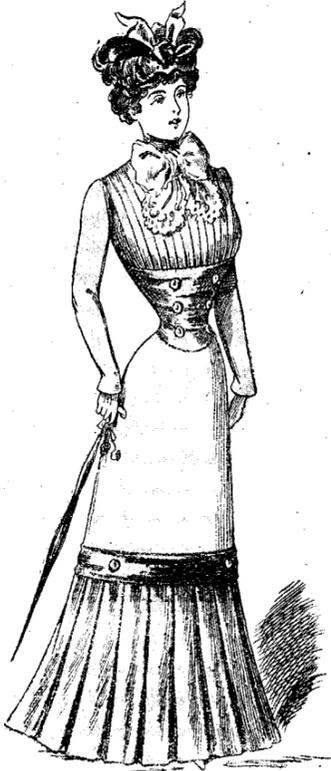
## La Mode

Il est très utile pour une femme de connaître quelques notions de mode et c'est pourquoi je vais essayer de vous expliquer comment on doit s'y prendre pour confectionner un chapeau.

Avant de confectionner une forme soi-même, il est urgent de s'en procurer une en tulle laitoné.

Il est nécessaire que celle-ci s'adapte à la tête et qu'elle en prenne bien le contour. Si l'on désire faire une toque drapée, il faut l'épingler d'abord, pour juger de l'effet produit, puis quand on a rectifié, coudre le fond contre la coiffe. L'endroit où se termine la draperie est nécessairement celui où se pose la garniture ; c'est presque toujours du côté gauche, un peu en avant.

Cette garniture peut être une fantaisie en plume, un nœud de velours, un chou de taffetas, des plumes couteau ou tout autre ornement, mais



COSTUME NOUVEAUTÉ EN DRAP VERT THYM

elle ne doit pas être posée à plat ni trop cousue ; il faut qu'elle ait l'air de ne pas tenir au chapeau.

Pour que celui-ci soit très coiffant, il faut y mettre un cache-peigne bien placé. La barette qui convient pour former ce cache-peigne doit être faite avec du gros tulle apprêté laitoné tout autour, les deux bouts sont arrondis afin de ne pas former d'angles. C'est sur cette barette que s'assujétissent les fleurs ou le velours venant se poser sur les cheveux.

Ceci fait, on coiffe le chapeau avec une soie légère appelée marceline, et on ferme la coiffe avec une faveur.

On peut faire des chapeaux plus difficiles avec des tissus coulissés, plissés ou froncés, ce qui est très nouveau en cette saison, mais, pour un début contentez-vous de faire un objet simple. Quand votre science vous permettra de vous lancer dans des créations, vous choisirez des modèles plus compliqués.

Les teintes crues : bleu, violet, rouge, dominent de moins en moins dans le domaine des chapeaux ; c'est la teinte jaune du citron ou mandarine qui détient le record, en passant, bien entendu, par les nuances capucines ou sorbier. Ces couleurs sont tout en faveur des brunes. On les retrouve dans les beaux oiseaux naturalisés, à l'œil noir, aux plumes souples, qui s'étalent, superbes, sur nos chapeaux. Pour les visites de cérémonie, les plus jolis chapeaux se composeront de ces beaux oiseaux aux reflets chatoyants. Ils détrônent déjà le lophophore, qui s'est vulgarisé si vite.

Les toques, genre boléro drapé, se portent beaucoup ; cette coiffure s'inspire de la traditionnelle coiffure des toréadors. Les figures aux traits fins sont peu avantagées par cette coiffure ; aussi leur conseillons-nous les formes Gainsbo-

rough, qui ont aussi du succès avec leurs beaux panaches de plumes. Ils feront d'ailleurs des chapeaux de visite plus élégants encore que la toque.

Les coiffures du soir sont complétées par des ornements : petits pous, aigrettes de diamants, nœuds laitonés, etc.

Les nœuds Louis XV, découpés en forme et brodés de paillettes, de brillants, dominant.

Ces nœuds ornent avec beaucoup de cachet les chapeaux, ou turbans de théâtre, en tulle très légèrement drapé.

Ces chapeaux se garnissent aussi de fleurs, de feuillage, voir même de fruits. Ils ne se font ni très hauts, ni très volumineux, — cela par une attention délicate pour les voisins.

Le costume dont nous venons de dessiner ci-dessus est en drap vert thym avec bas de jupe formant plissés tout autour. Corsage plissé à plat avec large ceinture en soie formant draperie et boutons nacre, cravate en mousseline de soie arc-en-ciel.

YVONNE.

La Crème Simon dont la renommée est universelle, est, à la fois, la plus efficace et la meilleur marché de toutes les crèmes.

## LE MÉDECIN DE LA MAISON

### Panaris ou mal d'aventure

Il y a trois espèces de cette maladie : 1° celle qui siège entre la peau et l'épiderme. C'est un premier degré, le plus bénin, on le connaît sous le nom de *tournoie* ; 2° celle qui est placée dans le tissu cellulaire sous-cutané : c'est un degré plus grave ; le *panaris tendineux*, c'est la pire espèce.

Fort mal à propos, selon nous, on a désigné la pointe des doigts de la main et l'orteil comme les parties ordinairement affectées par cette maladie.

Nous avons pu remarquer très souvent que le panaris s'implante aussi bien sur toutes les phalanges des doigts, et sur la paume de la main même. Du reste, le traitement est le même pour tous les cas.

Les deux premières espèces parcourent leurs phases ne donnant pas des douleurs insupportables, puisque l'application de l'onguent de la Mère et les cataplasmes suffisent pour les calmer. Mais il n'en est pas ainsi du panaris-phlegmoneux, ou tendineux, qui attaque les tendons, en détachant même quelquefois les fibres qui se fixent sur les os. Il faut se hâter, dans cette circonstance, de pratiquer une incision profonde, sans quoi la suppuration qui s'établit spontanément ne tarde pas à carier et nécroser les parties tendineuses et osseuses. Après l'incision, on maintient le membre dans un bain émollient, et l'on panse ensuite avec des topiques relâchants et calmants. Si les phénomènes inflammatoires persistent, on fait des frictions sur le membre malade avec de l'onguent mercuriel. Mais à ce point, l'on est déjà dans le domaine de la chirurgie, et ce serait impiéter sur un champ que nous nous sommes interdit, que d'entrer dans l'exposition de moyens dont l'application demande toute la perspicacité des hommes de l'art.

On arrive quelquefois à arrêter le développement du panaris en plongeant le doigt menacé dans l'eau bouillante, et en le retirant aussitôt. On répète ces immersions dix ou douze fois.

### Comment on guérit les douleurs

On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciatiques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un **Topique Bertrand**. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le **Topique Bertrand** de 1 fr. et la **Toile de mai** (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

### Pour avoir les pieds chauds

Les refroidissements, parfois si graves, prennent souvent par les pieds. Voici une recette pour se conserver les pieds chauds :

Il ne faut jamais se chauffer étroitement ; les bottes ou les souliers ; lorsqu'ils sont trop justes, pressent contre la plante du pied et empêchent la circulation du sang. Lorsqu'ils n'embrassent pas le pied trop étroitement, le sang conserve son libre cours, et l'espace compris entre le cuir et le bas est suffisamment rempli d'air chaud. Il ne faut jamais rester avec les pieds humides. On s'imagine souvent, à tort, que les pieds ne sont pas mouillés tout à fait, il est inutile de changer de chaussures quand on demeure immobile. C'est une erreur : en s'évaporant de la chaussure, l'humidité retire au pied lui-même sa chaleur, et la transpiration est ainsi interrompue, ce qui crée un danger. Tout le monde peut en faire l'expérience, car au bout de quelques minutes, le soulier paraît absolument sec, et le pied est devenu froid et humide.

### Les mains rouges.

Une femme regarde comme un malheur d'avoir les mains rouges. Voici une recette pour les blanchir. Prenez deux grammes et demi d'acide sulfurique, deux verres d'eau de pompe, un gramme et demi de teinture de myrrhe, mélangez bien le tout, et plongez les doigts dans cette préparation, après vous être lavé les mains.

Au bout de quelques jours vos mains auront repris leur blancheur.

## CARNET DE LA MÉNAGÈRE

**Pour nettoyer les vitres des fenêtres.** — Étendre du blanc d'Espagne en poudre, frotter avec une peau humide et polir avec une peau sèche.

On peut encore humecter un chiffon avec de l'esprit de vin, frotter le verre, puis le polir comme précédemment avec une peau sèche. Les journaux, grâce à l'encre d'imprimerie, nettoient de même fort bien le verre, carafes, bouteilles et vitres.

### Procède pour enlever les taches de nitrate d'argent

Pour enlever le nitrate d'argent de dessus les vêtements ou des doigts il faut, — d'après une revue de photographie, — faire dissoudre 7 gr. de chlorure de cuivre dans 25 cent. cubes d'eau ; étendre cette solution sur la partie tachée. On peut frotter légèrement, quand l'endroit a blanchi, on le passe à l'hyposulfite de soude (en solution neuve), on ajoute 2 0/0 d'ammoniaque. Enfin, on rince à l'eau claire.

### Collage des vins.

Le collage des vins se fait de deux manières, soit avec des blancs d'œufs, soit avec de la colle de poisson.

Pour coller une pièce de vin de 220 litres, environ, il faut quatre blancs d'œufs bien frais, on les fouette, on y ajoute une demi-bouteille de vin. On ôte la bonde, et on y introduit un bâton fendu en quatre par le bas, ou deux lattes qu'on agite en rond, afin d'imprimer au liquide un mouvement circulaire, on verse la colle en agitant toujours dans le même sens pendant quelques minutes. Frapper le tonneau pour chasser les bulles d'air qui pourraient s'être logées dans la partie supérieure, et on remet la bonde.

## Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE	EN GRAS
Purée aux croûtons	Solemarinière.
Anguilles à la poulette.	Gigot de volaille.
Crôte aux écrevisses.	Gigot de mouton braisé.
Pommes de terre en puree.	Flageolets au jus.
Maspains au chocolat.	Soufflé au café.

Un verre de Léina

### Sole marinière.

Faites un court bouillon avec du bon vin rouge, un bouquet de persil, quelques oignons dont un piqué de clous de girofle, thym, laurier, sel, poivre. Levez les filets de votre sole vidée et nettoyez avec soin, et plongez-la dans le court bouillon où vous la laissez cuire, ayez bien soin que sa chair reste ferme. Retirez-la alors. Ajoutez à votre court bouillon un morceau de bon beurre frais ; faites lier. Passer au tamis.

Dressez votre sole et servez dessus votre sauce, qui est d'une couleur rouge foncé et a acquis une certaine consistance qui lui fait former glace.

### Crôutes aux écrevisses.

Faites revenir dans du beurre frais des queues d'écrevisses, mouillez-les avec du coulis ou jus produit par les ventres d'écrevisses pilés ; laissez faire une ou deux ondes. Mouillez de nouveau sur une cloison de jaunes d'œufs et de crème comme pour les champignons et servez de même sur des croûtons. (M<sup>me</sup> DURANDEAU, *Guide de la bonne Cuisinière*.)

## Distractions et Jeux d'Esprit.

### Charade

Dédiée aux habitués du Petit's Bar.

Sous ma tonnelle au vert feuillage  
J'aime à rêver, les soirs du deux ;  
Quand l'air est un, qu'aucun nuage  
Ne vient ternir l'entier des cieux.

VICTOR BONNET.

### Mots en losange

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Se voit au baigne.

Sur la montagne.

Qui s'y frotte à douleur.

Un tout jeune empereur.

L'ensemble d'une caisse.

Maintes fois est en baisse,

Souvent très haut.

Vit dans l'Escaut.

Solutions du numéro du 4 février.

### 1° Charade.

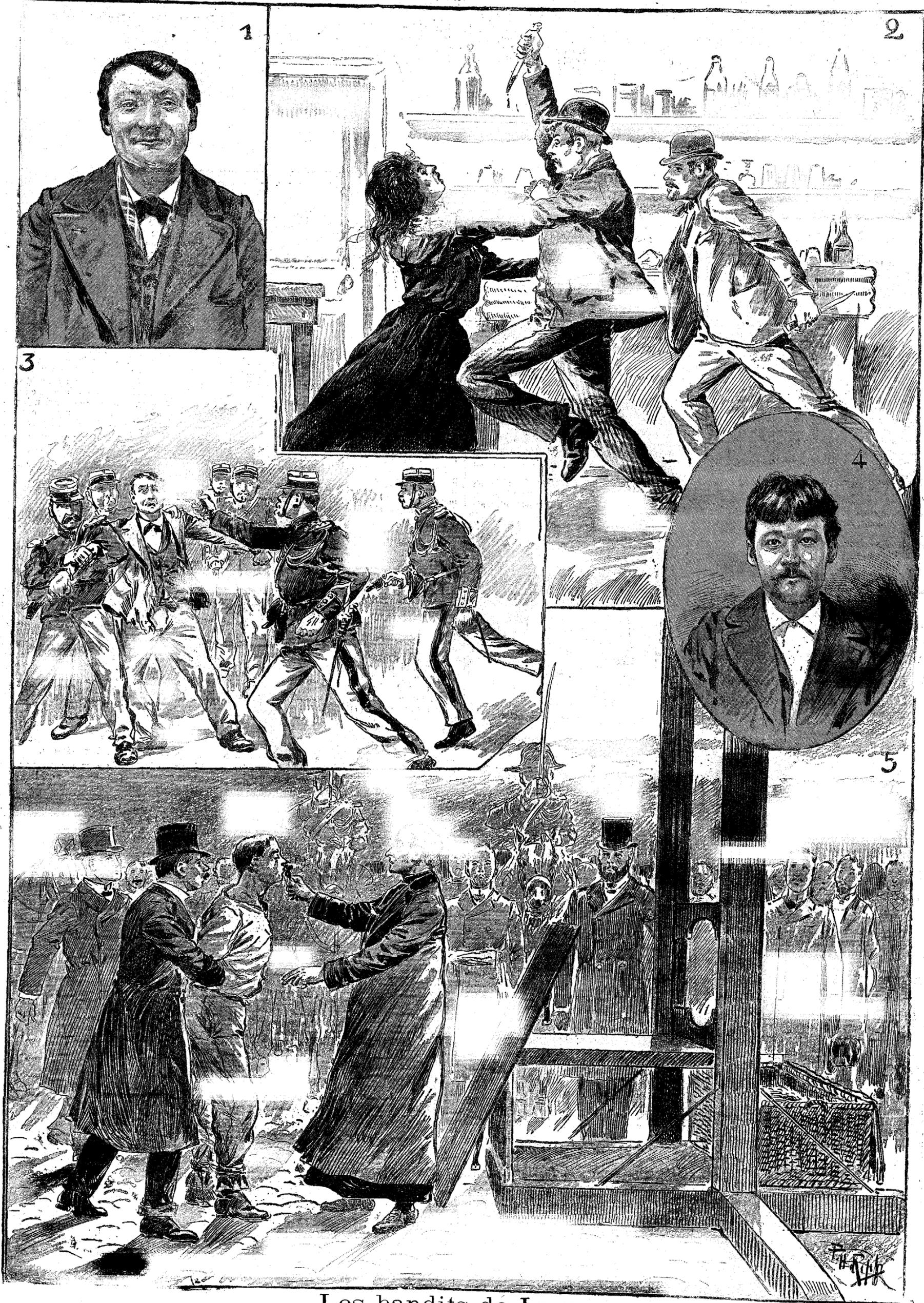
PASSAGE

### 2° Monogramme.

IVRE — RIVE — RIVE

Solutions justes : Taprobane. — Marius. — La petite pépée et le petit Charlot, de Montreuil, Un vieux gaulois marocain. — I. Chénille. — Sam et Grase. — L'ami Ral. — Pochahontas. — Petit's Bar. — AR à nages. — Nickl.

Le gérant : HOUDIN.



### Les bandits de Lyon

1. Portrait de Nouquier. — 2. L'assassinat de M<sup>me</sup> Foucherand. — 3. Arrestation de Gaumet à Saint-Etienne. — 4. Portrait de Gaumet. — 5. L'exécution, à Lyon.